

ALOYS THEYTAZ

# Le Président de Viouc

Pièce valaisanne en 6 tableaux





***Le Président de Viouc***

0002324805



766



ALOYS THEYTAZ

---

# ***Le Président de Viouc***

Pièce valaisanne en 6 tableaux

---

*Illustrations d'Alfred Wicky*

---



Imprimerie E. Schœchli  
Sierre (Valais)

PA 293

[1545]

Médiathèque VS Mediathek



1010401138

Il a été tiré de cet ouvrage 25 exemplaires sur papier Antique Laid Vergé numérotés de 1 à 25 et signés par l'auteur, et 5 exemplaires numérotés de I à V, hors commerce.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
strictement réservés pour tous pays.

*Aux Sociétés des Nobles Cibles du District*



## NOTES DE L'ÉDITEUR

*Le Président de Viouc*, créé pour le Théâtre du Casino — et non d'abord destiné à la publication — traduit la vie d'un petit peuple montagnard dans son existence de chaque jour, présentée sous une forme simple, directe et dépouillée, avec les préoccupations, la rudesse, les violences et les joies qui lui sont propres.

Afin de mieux souligner l'âpreté des mœurs qu'il décrit, l'auteur a voulu un style elliptique et heurté, affranchi des règles de la grammaire et de la syntaxe.

En publiant le texte dans sa forme particulière qui convient mieux au parler qu'à l'écriture, nous pensons cependant garder aux scènes qui vont suivre leur véritable couleur.



*Pièce valaisanne créée sur la scène du Casino-Théâtre de Sierre  
le 12 septembre 1942*

---

**Personnages de la création :**

Le Président ROUVINEY . . . .	MM. Walter Schœchli
TABIN, procureur . . . . .	Elie Zwissig
PETER, procureur . . . . .	Henri Rauch
BAPTISTE Antille . . . . .	Oscar Amacker
Le JUGE . . . . .	Jean Arnold
ZÉPHYRIN Antille, fils de Baptiste	Joseph Schmidt
FAVRE . . . . .	Vital Martin
PHROSINE, fille du Président . . .	Mlles Madeleine Tabin
PHÉMIE, femme du Président . . .	Ginette Valentini
SAVIOZ, vigneron et électeur du Président	MM. Daniel Berthold
ANTONNIER idem . . . . .	Adrien Berthold
MASSY idem . . . . .	Pierre Zufferey
CRETTAZ idem . . . . .	Fabien Pont
GENOUD idem . . . . .	Gabriel Zufferey
VIANIN idem . . . . .	Samuel Portenier
Joseph SALAMIN, candidat bourgeois	Roland Rouviney
LE FIFRE . . . . .	Charles Salamin
LE TAMBOUR . . . . .	René Pont
PORTE-DRAPEAU . . . . .	Erasmus Melly
ELECTEUR DU JUGE . . . . .	Pierre Salamin
» » » . . . . .	Gérard Salamin
» » » . . . . .	Louis Niquille
» » » . . . . .	Séraphin Berclaz
» » » . . . . .	André Frily
» » » . . . . .	Georges Salamin
» » » . . . . .	Edouard Pont
» » » . . . . .	Célien Balmer
» » » . . . . .	Constant Zufferey
PHORIEN Antille, fils de Baptiste .	André Frily
AMBROISE Antille, fils de Baptiste	Bernard Rouviney

**Décors d'Alfred Wicky**

**Mise en scène de Jean Mauclair**

**Costumes du Val d'Anniviers**





# ***Le Président de Viouc***

---

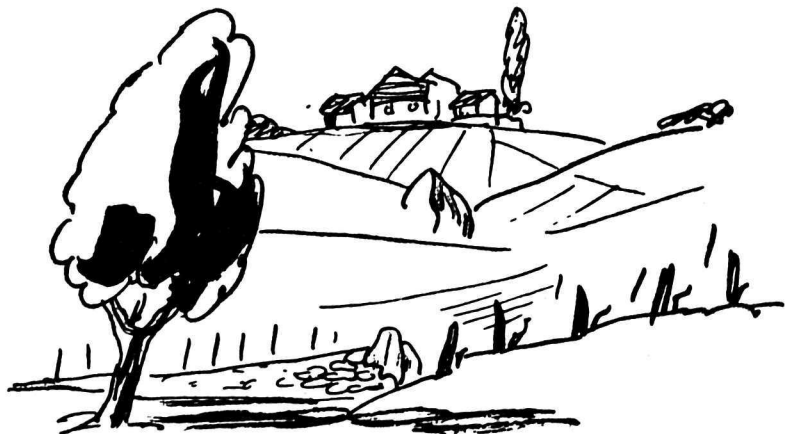
Premier tableau : *La vigne bourgeoise*  
Deuxième tableau : *La cave du Président*  
Troisième tableau : *Les « manigances du Juge »*  
Quatrième tableau : *La salle bourgeoise*  
Cinquième tableau : *Sous le pommier...*  
Sixième tableau : *La place du village*

## **PERSONNAGES**

ROUVINEY . . . . .	Président de la Bourgeoisie de Viouc, 50 ans
PETER . . . . .	Procureur, contemporain du Président
TABIN . . . . .	Procureur, contemporain du Président
BAPTISTE ANTILLE . . .	Partisan du Juge, 50 ans
LE JUGE . . . . .	Adversaire du Président
ZÉPHYRIN ANTILLE . .	Fils de Baptiste, 25 ans
FAVRE . . . . .	Electeur du Président
PHROSINE ROUVINEY . .	Fille du Président
PHÉMIE ROUVINEY . . .	Femme du Président
SAVIOZ, MASSY, VIANIN, ANTONNIER, CRETТАZ .	Electeurs du Président, 20-30 ans
GENOUD, MELLY . . . .	Electeurs du Président, 40-50 ans
LE FIFRE . . . . .	Electeur du Président
LE TAMBOUR . . . . .	Electeur du Président
LE PORTE-DRAPEAU . .	Electeur du Président
JOSEPH SALAMIN . . . .	Candidat à la Bourgeoisie
PHORIEN ANTILLE . . .	Fils de Baptiste, partisan du Juge
AMBROISE ANTILLE . . .	idem
PARTISANS DU JUGE . .	

L'action se passe de nos jours à Sierre, lors des travaux des vignes,  
au printemps, et dans la vallée d'Anniviers





## PREMIER TABLEAU

### **La vigne bourgeoise**

---

#### DÉCOR

Toile de fond : paysage de vignoble. Premier plan, sur praticable, versanne montant de gauche à droite depuis le milieu de la scène et se prolongeant dans la coulisse. A l'avant-scène, escalier descendant dans la fosse.

Au lever du rideau, Favre, Savioz, Antonnier piochent dans la versanne ; Massy, Crettaz, Genoud échalassent. Quelques échelas seront déjà plantés au bas de la versanne. Les procureurs parcourent la versanne avec leurs channes et servent à boire dans les coupes de bois. Le tonnelet de vin se trouve au bas de la versanne sur un chevalet. Le drapeau est planté au sommet de la versanne. A côté, le tambour et le fifre jouent au cours des travaux que le Président Rouviney surveille et dirige. De temps à autre, on entend dans le lointain les airs de fifres des vigneronns du Juge qui travaillent dans un parchet voisin.

## PERSONNAGES

*Le Président Rouviney, Tabin, Peter, Favre, Savioz, Antonnier, Massy, Crettaz, Uianin, Genoud, Melly, le fifre et le tambour.*

## SCÈNE I

*Favre, Savioz, Antonnier, Massy, Crettaz, Genoud*

**Massy** (à Crettaz). — Tu vois les piocheurs ! On dirait qu'ils sont payés pour décreuser les ceps...

**Crettaz**. — Ma foi ! Y z'ont pas la routine du travail !

**Favre**. — Hé ! les vieux !... Ça vous embête pas de nous suivre, des fois ?

**Genoud**. — C'est pas parce que vous piochez pour la Bourgeoisie que vous êtes obligés de tout massacrer ! Y faut avoir un peu de respect ! C'est pas de l'« américain », mais de la plus fine rève qu'on a...

**Antonnier**. — Et vous, est-ce que vous croyez que c'est du bénéfice pour la commune quand vous plantez les échalas dans de la terre toute fraîche remuée ?

**Favre** (rectifiant). — Ah ! ça c'est pas leur faute. C'est le Président Rouviney qui a dit. (Il se découvre et imite le Président dans son parler.) « Combourgeois ! Cette année, à cause des circonstances que beaucoup d'entre vous, vous êtes sur les frontières et que nous autres, rien que ceux du « landsturm », on sera bientôt plus qu'un ou deux, on a décidé de piocher les vignes et de les échalasser tout de frais...

**Savioz** (le coupant). — Tu oublies qu'il a encore dit : « C'est pour ça que les piocheurs, pas besoin d'aller tant profond, pour que les échalas y tiennent... Et maintenant, un peu de braise »...

*(Pendant ce temps, les procureurs sont au bas de la vigne. Peter tient un tonnelet dont il verse le contenu dans la channe que lui tend le procureur Tabin.)*

**Genoud.** — Espèce de mauvais sujets que vous êtes ! Vous croyez qu'on est ici pour vous entendre « singer » les autorités ?

**Antonnier.** — Pas vous fâcher, les vieux ! Il a qu'à être ici, Rouviney, s'y veut faire de la braise !

**Favre.** — Doit pas être bien loin... Je vous parie qu'il a été que jusque sur la crête pour voir ce que font les vigneron du juge qui travaillent à la vigne d'en bas. Si c'est pas une bêtise ! Qu'est-ce que ça peut bien nous foutre qu'y z'avancent ou qu'y z'avancent pas dans le travail, ceux du juge !

**Antonnier.** — Nous, on s'en fout de ceux de la vigne d'en bas !

**Savioz.** — On s'en fout. Y z'ont qu'à faire ce qu'y veulent !

**Peter.** — Qui dit qu'y z'ont qu'à faire ce qu'y veulent ?

**Tabin.** — Faut quand même pas oublier qu'on n'est pas du même parti et qu'on a bien le droit de voir ce qu'y trigailent. On travaille tous pour la même commune, quand même qu'on nous sépare pour le travail parce qu'on peut pas se voir !

**Peter.** — S'y z'avancent plus que nous dans le travail, qu'est-ce qu'y devient le parti, dans tout ça ? Y z'arriveraient à Villa avant nous, et tout le monde se mettrait aux fenêtres pour voir passer leur cortège. Et nous, alors ? Qui nous regarderait passer ?

**Tabin.** — Pas le tout, ça ! Mais s'y z'arrivent avant nous...

**Favre** (le coupant). — Chut ! Pour le moment, c'est le Président qui arrive !

*(Les vigneron se remettent hâtivement au travail.)*

## SCÈNE II

*Les mêmes, plus le Président Rouviney*

**Rouviney** (content ; il entre en scène par la gauche, en haut de la vigne). — Ça va pas trop mal pour nous, mes amis ! Je viens de voir que ceux de la vigne d'en bas y z'ont pas fait la moitié du travail. Le juge leur tient des parlements au lieu de les pousser à la pioche... Pendant ce temps, nous on avance et on arrivera les premiers à Villa. Alors, à nous le cortège avec les

fifres, et les femmes aux fenêtres pour nous voir passer ! A nous toute la place à la cave de la Bourgeoisie, ce soir, quand on sera rentré...

**Peter.** — Ça, c'est le plus joli : qu'on les laisse pas entrer à la cave !

**Rouviney.** — Procureurs ! La coupée !

*(Tabin monte avec la channe à la vigne supérieure où se trouvent les fifres. Peter sert à boire d'abord au Président, puis aux vignerons.)*

**Rouviney** (tandis qu'il prend une coupe). — Allons, un peu de braise dans les veines ! Y nous faut arriver à Villa les premiers !

**Peter** (servant à boire). — On va bien leur montrer si on se laisse « manigancer » à leur façon !

**Favre.** — Pour moi, c'est comme j'ai dit : J'en ai assez d'être toujours les derniers !

**Rouviney.** — Ça ne se verra pas cette année, ou alors, je ne réponds plus de... de vous ! (Grand coup de marteau sur un échalas.)

**Favre.** — Si on est encore les derniers, la prochaine fois je vais avec ceux qui sont les premiers.

**Rouviney.** — Hein ? Est-ce que tu commencerais à nous attraper le phylloxéra ? (S'adressant aux fifres qui sont dans la coulisse) : Hé ! là-haut ! Faut nous jouer un morceau pour Favre. Il a froid aux mains !

*(Les fifres prennent le ton et jouent la « Zum Berg ». Rouviney va vers le haut de la vigne et observe au lointain les vignerons du jube. Tabin redescend sur le plat, vers Peter.)*

**Peter** (à Tabin). — Quel « tour » tu as dû leur donner pour qu'y crachent du feu comme ça !

**Tabin.** — C'est du tonneau de l'Evêque, de derrière la porte de la cave d'en bas.

**Peter.** — Ah ! Moi, à ceux-ci, rien que de la rève d'Entre-deux-Torrents de 39 ! Le Président n'a même pas fait la grimace !

**Tabin.** — A celui-là, s'y faut lui mettre la pioche dans les mains, on n'a toujours pas vu quelqu'un lui mettre les doigts dans la bouche pour lui apprendre à boire !

**Rouviney** (qui est redescendu lentement). — Les vigneron du juge arrivent bientôt au roc. Y z'ont encore un carré comme ça à piocher et y z'ont fini. Bien pour ça que je dis : un peu de braise, les jeunes !

(Il descend vers Peter.)

**Tabin.** — Me faut aller voir ça ! (Il va au bout de la vigne et regarde au loin.)

**Favre.** — Moi, je trouve qu'y faudrait travailler tous ensemble, puisqu'on est de la même commune. Comme ça, on n'aurait pas besoin d'en mettre plus que les autres.

**Rouviney.** — Les autres ! Les autres ! On sait bien qu'y faut pas compter sur eux : Y rétrogradent la commune. Et si par hasard y poussent en avant, c'est toujours pour tourmenter quelqu'un...

**Tabin.** — Dis ! Rouviney ! Y sont juste en-dessous du roc, ceux du juge.

**Rouviney.** — En-dessous du roc ?

**Tabin.** — Oui, juste en-dessous du roc !

**Rouviney.** — Alors, plus de temps à perdre ! Vite les derniers échalas ! Et vous, les piocheurs, avancez, avancez ! Mais rien qu'en surface ! Rien qu'en surface !

(*Les vigneron redoublent de zèle.*)

**Peter.** — Ah ! si on pouvait seulement les faire rester devant la cave ! Quelle victoire pour notre parti !

**Tabin** (regardant toujours au loin : scandalisé). — Oh ! mais ça !

**Rouviney.** — Qu'est-ce qu'y a ?

**Tabin.** — Tu as envoyé ta fille du côté de la vigne d'en bas, ou quoi ?

**Rouviney.** — Ma fille?... Du côté de la vigne d'en bas?... Tu es pas fou !

**Tabin.** — Oui... Y me semble qu'elle parle avec le fils Antille.

**Rouviney** (en montant vers Tabin). — Quel fils Antille ?

**Tabin** (qui descend à sa rencontre). — Zéphyrin !

**Peter** (à part). — Ah ! Malheur ! Zéphyrin Antille ! C'est bien ce que je pensais !

**Rouviney** (à Tabin). — C'est vrai ce que tu as dit ?

**Tabin.** — Oui. Elle parlait à Zéphyrin Antille.

**Rouviney.** — Tiens ! Tiens ! C'est drôle, ça... (Il est songeur.) Elle serait venue ici que j'aurais rien dit. Mais là-bas ! Qu'est-ce qu'elle pouvait bien trigailler chez ceux du juge ?

**Tabin.** — Bah ! Laisse-la faire. Elle est quand même plus là. Quand on se met dans la tête d'arriver à tout prix à la cave de la Bourgeoisie avant les vigneron du juge, y semble qu'on devrait plutôt leur envoyer toute une « ribambelle » de filles !

**Rouviney.** — Oui, on a autre chose à faire. Tu as raison, après tout. Elle est sûrement venue pour faire une commission... (Aux vigneron, assez vif) : Allons, un peu plus de braise, que diable !

*(Tabin descend vers Peter, Rouviney se met à échalasser avec entrain.)*

**Favre** (à Savioz). — Tu vois le vigneron ! On risque plus rien !... Y travaille !

**Peter** (à Tabin). — Alors, tu as vu Phrosine avec Zéphyrin ?

**Tabin.** — Je les ai vus qui se parlaient. Et puis après ?



**Peter.** — Oulala !... Oulala !...

**Tabin.** — Qu'est-ce qui te prend ?

**Peter.** — Eh ! bien, si tu les as vus, c'est bien vrai qu'y sont ensemble ! Quand je regarde ces moustaches-là, du moment que tu as vu qu'y se parlaient, je te jure que ça me remue le sang !

**Tabin.** — Tu veux pas dire qu'y se fréquentent pour de bon ?

**Peter.** — Pauvre vieux !... ça va le travailler ! Et lui qui n'aime pas le travail, j'ai peur que ça va lui faire un grand coup de marteau !

**Tabin.** — Si tu dis vrai, faut aller se mettre en travers de ça !

**Peter** (un temps). — Sais pas... Me semble plutôt qu'y faudrait attiser ce feu de cendre. Tu verrais le vieux prendre le Zéphyrin dans les pattes et te le secouer, bô Diou !

(Il prend Tabin à la gorge.)

**Tabin.** — Oh ! lala ! Tu vas fort !

**Rouviney.** — Hé ! là ! Qu'est-ce qu'y se passe ?

**Favre.** — On commence déjà ici la bagarre ?

**Peter.** — C'est rien ! C'est qu'un exemple pour montrer à Tabin comment y faut entreprendre ceux du juge au moment des élections...

**Rouviney.** — Ah !... Pouvez continuer, alors !

(A ce moment, on entend la « Zum Berg » jouée par les fifres du juge. La finale est différente. Tous les vigneron tendent l'oreille.)

**Rouviney.** — Vous entendez ?

**Favre.** — Tiens, tiens ! Pas la même finale !...

**Massy.** — Pas la même finale ! C'est juste !

**Peter.** — Ah ! les animaux ! Y font exprès pour nous tourmenter !

**Rouviney.** — Ça, c'est fait exprès !

**Favre.** — Possible ! Mais n'empêche que c'est plus « tortillé », plus plaqué, plus fin, quoi !

**Rouviney.** — Plus fin ! Plus fin !... A la fin du compte, est-ce que tu travailles à la vigne d'en bas ou ici ?

*(Les fifres, attirés par la discussion, descendent vers le groupe.)*

**Un fifre.** — Comment, plus fin ? Ecoutez-moi ça... (Il reprend quelques mesures de la fin du morceau.) Cette finale, c'est la manière du vieux Monnier. Alors, on peut bien la conserver, ou pas ?

**Peter.** — Mais naturellement qu'on va la conserver !

**Le fifre.** — Alors, on joue juste ?

**Peter.** — Mais naturellement qu'on joue juste !

**Le fifre.** — Donc, c'est les autres qui jouent faux !

**Peter.** — Bravo !

**Favre.** — Bon ! Jouer, vous jouez juste. Mais y semble que c'est quand même plus fin chez ceux de la vigne d'en bas.

**Rouviney.** — Pas tant de scie ! Qu'y jouent comme ça ou autrement, y font ça pour nous mettre en colère ! On marche pas, à cette musique-là ! Dans la commune, y a qu'une façon de faire la musique. C'est celle du vieux Monnier, qui enseignait les jeunes, quand on n'avait pas deux partis.

**Favre.** — Mais maintenant, on a deux partis.

**Savioz.** — Et deux musiques !

**Rouviney.** — Mais oui, qu'on a deux partis ! Mais pour la musique, y a que la nôtre. Comme je vous ai dit : La musique, c'est le parti ! Quand on soutient plus sa musique, on est déjà phylloxéré à moitié. Et quand une vigne est phylloxérée à moitié, y faut planter à neuf. Eh ! bien, nous, on veut pas

planter à neuf. On est du vieux plant, de la vieille souche. On se laisse pas manger par les racines !

**Peter.** — Bravo !

**Favre** (tandis que Tabin va sur la hauteur pour observer ceux du juge). — Tout ça, c'est très beau. C'est très beau, les discours. Mais en attendant, on prend racine. Et ceux du juge ont fini leur travail.

**Rouviney.** — Comment, fini le travail ? Y sont encore en-dessous du roc !

**Favre.** — Je vous dis qu'on est foutu ! Y z'ont joué la « Zum Berg ».

**Le fifre.** — Et nous, est-ce qu'on l'a pas jouée, la « Zum Berg » ?

**Peter.** — Mais alors !

**Favre.** — Quand y jouent cette marche, c'est pas quand y sont en bas du roc, mais quand y sont en haut du roc, sur le plat...

**Peter.** — Maintenant que je pense, c'est juste. Y jouent ça que sur le plat, et quand y sont sur le plat, y z'ont fini le travail.

**Tabin** (qui redescend). — On les voit plus, ceux du juge !

**Rouviney.** — Ah ! malheur de malheur ! Y fallait le dire tout de suite, sans perdre tout ce temps en parlement ! Y nous faut les rattraper !... Rassemblement !

*(Les vigneron rassemblent leurs outils et se mettent en rang au bas de la vigne. Pendant ce temps, le Président prend les deux procureurs à part.)*

**Rouviney.** — Ça pas été aujourd'hui, procureurs !

**Tabin.** — Tu as pas colère que Phrosine a été voir Zéphyrin, des fois ?

**Rouviney.** — Ça va ! ça va !... Si je vous dis que ça va pas, c'est à cause des jeunes... Y faut les reprendre en mains. Suppo-

sons que le juge soit déjà à la cave de la Bourgeoisie quand on arrivera. Y a pas de mal ! Vous viendrez dans la mienne à la tombée de la nuit. Et on le fera bien marcher !

**Les deux.** — Entendu, Président ! Entendu !

**Rouviney** (qui a rejoint le groupe). — On va faire l'appel ! Antonnier, Savioz, Favre, Vianin, Melly, Salamin, Genoud, Cret-taz, Massy, Peter, Tabin, Rouviney... Rouviney !...

**Favre.** — Faut croire que c'est vous !

**Rouviney.** — C'est bon, c'est bon !... Présent ! Et maintenant, on va partir. Mais avant que de se mettre en marche, je veux encore vous dire que si les vigneronns du juge sont déjà partis, on passera en cortège par le bourg, pour faire croire à ceux de Villa que la Bourgeoisie de Sierre nous a arrêtés en route et nous a versé à boire pour la bonne tenue de notre cortège. (Il prend le ton du discours.) Et c'est encore pas dit qu'y nous l'offrent pas, le vin d'honneur ! Parce que pour trouver une musique comme la nôtre, y faut aller loin !... Y en a pas ! Y en a pas des musiques aussi bien représentatives et cadencées qui nous mènent à la joie et à la peine, tous unis autour du même drapeau ainsi que le nôtre. On peut être fier et se féliciter. J'ai dit !

(Bravos.)

**Rouviney.** — Garde-à-vous ! Fixe ! En avant ! Arche !

*(Les fifres jouent une marche, et les vigneronns, drapeau en tête, s'en vont par l'escalier de la fosse.)*

*Rideau*

### SCÈNE III

*Sur l'avant-scène*

### DÉCOR

A l'avant-scène, toile de fond : l'entrée du village ; au premier plan, chemin avec barrière rustique.

## PERSONNAGES

*Tabin, Peter*

**Tabin.** — J'ai rien que l'idée que nous aurons bientôt la plus grande catastrophe de tous les siècles.

**Peter.** — Et pourquoi ?

**Tabin.** — Parce que Rouviney va mordre la poussière !

**Peter.** — A cause de Phrosine ? Allons ! C'est pas parce que Zéphyrin Antille lui tourne autour qu'elle va faire la politique du juge !

**Tabin.** — Hé ! Rappelle-toi ce qui est arrivé en 98 entre les Rouviney et les Vianin, quand Rouviney, le père de celui-ci, a perdu de trois voix aux élections, parce que Chariste Savioz, du parti des Vianin, est venu prendre femme dans notre bord, Madeleine Antonnier... Et parce que celle-ci, à la veille des élections, a entraîné de l'autre côté ses frères et le père.

**Peter.** — Tu veux pourtant pas que Phrosine entraîne son père de l'autre côté ?

**Tabin.** — Pas ça ! Entraîner, elle entraînera personne, d'elle-même. Mais on empêchera pas que des nôtres abandonnent Rouviney parce qu'il aura pas été capable de marier sa fille dans son parti...

**Peter.** — Tu as raison. S'y a trois qui partent, il est foutu ! Pourtant, s'y nous z'arrivait que Rouviney est plus maître chez lui et que sa fille se marie de l'autre côté du torrent, on peut encore pas dire qu'elle leur jouera pas le tour de Madeleine Antonnier, comme tu disais... Elle pourrait bien nous en amener quelques-uns... Dans cette supposition, ça vaudrait la peine de réfléchir à deux fois avant de se mettre en travers.

**Tabin.** — Ce mariage, en passant le torrent, amènerait peut-être de l'eau au moulin des Rouviney... Mais Zéphyrin !... Possible qu'y pourrait pas empêcher un parti qui serait pas de ce parti...

Mais le fils Antille !... Il a pas une racine de bien !... Et Rouviney, est-ce qu'il a déjà fait une mauvaise affaire ?

**Peter.** — Lui, non, mais la fille ! Y se pourrait qu'elle pense pas à ces choses !

**Tabin.** — Nom de sort de cré nom de foutre ! Qu'est-ce que Rouviney a bien pu faire à la Providence pour avoir qu'une fille unique à la place d'une bonne demi-douzaine de garçons batailleurs qui seraient tous à l'âge de voter à l'heure qu'il est !

**Peter.** — Mais c'est une fille ! C'est ce qu'y faut se mettre dans la tête avant de considérer les éventualités des événements.

**Tabin.** — Avant de tant parlementer dans le vide, y faudrait quand même bien savoir si c'est pas une idée à nous que Zéphyrin a osé jeter les yeux sur Phrosine... Et si Phrosine, elle va se laisser enlever comme une paille par Zéphir !

**Peter.** — Pour ça, je suis sûr comme je suis ici ! Marion Favre les a vus dimanche en sortant de l'église.

**Tabin.** — Y z'étaient ensemble ?

**Peter.** — Non ! Y z'étaient pas ensemble... Ça va quand même pas aussi vite que ça... Mais elle a vu que Phrosine a rougi quand Zéphyrin lui a dit bonjour !

**Tabin.** — Elle a rougi ?

**Peter.** — Oui... Et plus que ça !... Y se riaient !

**Tabin.** — Alors... y se riaient !

**Peter.** — Et pire que ça !

**Tabin.** — Quoi ?

**Peter.** — Y se regardent, et ça, c'est une maladie !

**Tabin.** — Tu crois vraiment qu'y z'ont la maladie ?

**Peter.** — Oui. Et contre cette maladie, on peut pas lutter, y faut lui laisser donner le tour !

**Peter.** — Alors, y va nous arriver que les deux on devra se mettre en avant pour tenter d'essayer de guider un peu les éventualités pour en tirer quelque profit !

**Tabin.** — Quelque profit ?

**Peter.** — Oui... pour fortifier la majorité !...

**Tabin.** — Toujours cette même passion pour la politique, Peter ! Moi, quand on me parle de ces choses, y a des jours que je suis fatigué.

**Peter.** — Fatigué ?

**Tabin.** — Oui... Rien que de voir ces deux cocos qui peuvent pas se voir. Mais nous, pourquoi on la fait, la dispute ? Eh ! bien, je te dis que c'est rien que parce qu'y z'existent ! Rien que de les voir comme y gonflent le cou et arrondissent les yeux, y semble qu'y nourrissent la « zizanie ».

**Peter.** — Comme à la montagne quand y a deux reines !

**Tabin.** — Oui, à peu près... Les bêtes se divisent par goût pour l'une, par goût pour l'autre, sans bien savoir pourquoi.

**Peter.** — Et nous, on les suit par instinct. Pourtant, on peut pas dire qu'y a pas de petits intérêts de rien qui font qu'on suit l'un plutôt que l'autre.

**Tabin.** — Oui, je sais, tu as eu l'affaire de l'héritage de ta femme. Mais quand même. J'arrive pas à comprendre cette grande passion que tu as pour ce parti. Oh ! pas qu'on veut plus t'avoir, au contraire ! Sans toi et tes garçons on n'aurait pas la majorité.

**Peter.** — Si je vous fatigue de mes services, rien qu'à dire !

**Tabin.** — Tu es fou, Peter ! Qu'est-ce qu'on ferait sans toi ? Tu penses bien qu'on veut pas te laisser partir. Et après tout, où tu irais ?

**Peter.** — Hein ?

**Tabin.** — A propos, à ton garçon Théodule, me semble qu'y lui faudrait une petite charge... Celle du plan-cadastre, par exemple... On pourrait l'enlever au juge...

**Peter.** — Ce serait pas une mauvaise affaire pour le parti !

**Tabin.** — Si ça dépend de moi, faut s'entendre !

**Peter.** — Si tu veux, tu peux !

**Tabin.** — Mais, pourquoi tu es de ce parti ?

**Peter.** — Ah ! bodiou ! bodiou !

**Tabin.** — Tu as pas intérêt... Si j'avais un troupeau comme le tien, je regarderais à deux fois avant de le mettre dans un parti où y faut faire attention de pas avoir de plus belles bêtes que le Président... Mais toi, tu pourrais lui passer devant ! Pourquoi tu lui passes pas devant ! Dis que tu en crèves d'envie...

**Peter.** — Tu recommences de tourmenter, Tabin. J'aime pas ces moqueries. Fais attention ! Tu me connais !

**Tabin.** — Allons, Peter, te fâche pas ! Et pour le plan-cadastre, compte sur moi !... si tu fais de ton côté un petit geste d'amitié...

**Peter.** — Changer d'alpage avec mes bêtes ?

**Tabin.** — Pourquoi changer ?

**Peter.** — Parce que j'ai la reine, et que tu as là, un peu en arrière de cette reine, une petite vache brune qui commence à pousser de la corne... Pas vrai ?

**Tabin.** — Tu as raison, Peter ! Y te faut au moins garder cette place... Parce que pour le plan-cadastre... Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! hé ! hé !... Dis, avant d'aller chez Rouviney, tu es bien sûr de ce qu'on sait sur Phrosine ?

**Peter.** — Mais quand je t'ai dit qu'y se riaient !

**Tabin.** — Alors, y faut lui dire...



**Peter.** — La vérité en face !

**Tabin.** — Sans rien cacher ?

**Peter.** — Sans rien cacher ! On sera dur comme du roc !

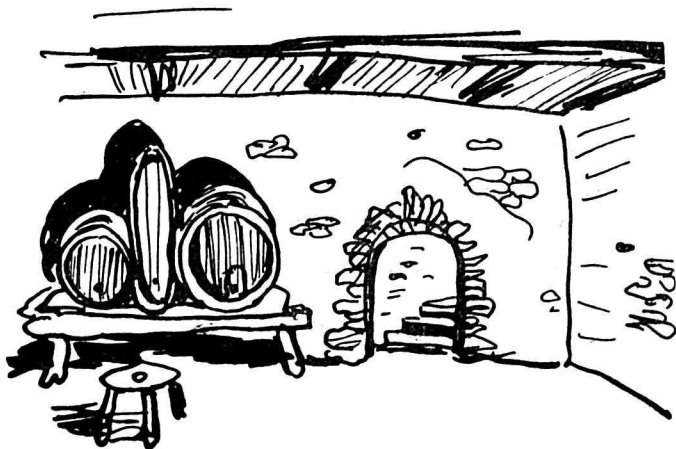
**Tabin.** — Et si ça le met au tremblement ?

**Peter.** — Tant pis, c'est pour le parti !... Selon comment, pas parler du plan-cadastre !

**Tabin.** — Mais, c'est fait, ton plan-cadastre, voyons ! Cette place, c'est toujours à ceux qui ont le plus beau bien que ça se donne...

*Rideau*





## DEUXIÈME TABLEAU

### La cave du Président à Villa-Sierre

#### DÉCOR

Toile de fond : la cave avec quelques tonneaux, à gauche, d'où l'on pourra tirer le vin au guillon ; vers la droite, porte cintrée donnant sur l'escalier.

#### PERSONNAGES

*Rouviney, Phémie, Tabin, Peter, et Phrosine*

*Au lever du rideau, la scène est vide. L'escalier de la cave est éclairé de l'extérieur.*

#### SCÈNE I

*Rouviney, Phémie*

*(On entend des pas sur l'escalier. C'est le Président qui descend à la cave. Pendant la discussion avec Phémie, sa femme, qui répond de l'extérieur, on ne verra pas le buste de Rouviney.)*

**Le Président.** — Phrosine !... Si on vient pour le rationnement ou pour les cartes de mouture des blés, dis que je suis pas là. J'ai affaire pour la commune !

**Phémie.** — Quoi ?... Qu'est-ce que tu veux encore ?

**Le Président.** — C'est pas à toi que je parle...

**Phémie.** — Pourquoi tu appelles, alors ? Et tu dois encore aller à la cave, après que tu viens de la Bourgeoisie ?

**Le Président.** — Te demande pas d'« essplication »... Où est Phrosine ?

**Phémie.** — Y paraît que tu demandes pas d'« essplication » !

**Le Président.** — Cré tonnerre de bonsoir ! Est-ce que je suis patron ici, oui ou non ?

**Phémie.** — Non !...

**Le Président.** — Comment, non ?

**Phémie.** — Non... Je te dis que je sais pas où elle est...

**Le Président.** — Qui ça ?

**Phémie.** — Mais Phrosine !... Elle est pas rentrée depuis ta Bourgeoisie.

**Le Président** (qui remonte d'un pas). — Pas rentrée ? Et pourquoi pas rentrée ? Et tu peux pas aller la chercher ? Est-ce qu'on laisse une fille de vingt ans rôder par les chemins quand y vient la nuit ? Tu as pas peur de la nuit, toi ?

**Phémie.** — Pas de la nuit, mais des types comme toi qui rentrent pas « clair » de la Commune... D'abord, tu avais pas besoin d'avoir qu'une fille unique ! Si tu en avais trois ou quatre, tu t'apercevrais même pas qu'elle est pas là !

**Le Président.** — C'est ça !... Y a longtemps que j'entends la même scie ! Fille unique ! Fille unique ! Fallait avoir des garçons ! Est-ce que j'en peux, moi, si tu en as pas ?

**Phémie.** — Comment je peux avoir des garçons, depuis vingt ans que tu es dans les caves jusque vers le milieu de la nuit ?

**Le Président.** — Moi, dans les caves ?

**Phémie.** — Et ce soir, tu es pas à la cave ? Pourquoi tu serais pas à la maison, dans la grande chambre, à côté de moi ?

**Le Président** (il ne répond plus et descend à la cave). —

« Ah ! la vieille, la drôle de vieille,  
Croyait-elle n'avoir que vingt ans... »

(éclatant) : Ah ! bon Dieu ! Pas là ! Faudrait voir qu'on se laisse refaire par deux femmes, maintenant... Une, je l'ai entendue, elle est là, celle que je m'en foutrais pas mal qu'elle soit pas là ! Mais l'autre ?... Mais allez dire un mot... ça vous envoie dirrrectement promener. (Se tirant un verre et buvant) ...bien accompagné, Rouviney !... pas à dire !

## SCÈNE II

*Rouviney, Tabin et Peter*

*(Bruits de voix à l'extérieur. Ce sont les procureurs qui viennent faire visite.)*

**Le Président.** — Tiens ! J'ai demandé les procureurs et y z'arrivent avec un bataillon !

**Tabin.** — T'es là, Rouviney ?

**Le Président.** — Si vous êtes une troupe, prenez en bas des verres !

**Peter.** — Non, on est que moi et Tabin.

**Le Président.** — Ah ! bon... (Plus haut) Alors, arrivez !

**Tabin et Peter** (arrivant en scène). — Bonsoir Rouviney ! Bonsoir Président !

**Le Président.** — Salut ! Vous savez pas laquelle ? Ah ! malheur !

**Tabin.** — Non... Qu'est-ce qui t'arrive ?... Est-ce que tu aurais mort l'oncle Pierre qui était bientôt au dernier souffle ?

**Peter.** — Oh ! bonté du ciel ! Encore du bien ! (se découvrant) Que Dieu ait son âme !

**Le Président.** — Pire que ça !

**Peter.** — Vous avez sûrement perdu une bête... Pas la noire qui poussait de la corne, au moins ?

**Le Président.** — Pire que ça, je vous dis ! Cré tonnerre de bonsoir ! Elle m'a laissé sortir Phrosine ! La fille ! La fille à moi, l'unique !

**Peter.** — Unique ou pas, si elle est sortie elle est dehors ! Pis quoi ?

**Tabin.** — C'est pas un malheur !

**Le Président.** — Comment, c'est pas un malheur ! La femme avait été à la foire, à Sion, pour acheter une génisse... Faut-y pas que le soir, à peine arrivée, elle la laisse filer !

**Peter.** — Qui, laissé filer ?

**Le Président.** — Mais la fille, Phrosine ! Ah ! c'est du propre, la moralité d'aujourd'hui ! Du propre !

**Tabin.** — Diable ! Est-ce qu'elle aurait fait la faute ?

**Peter.** — Miséricorde !...

**Le Président.** — La faute ! La faute ! Elle vient que de sortir !

**Tabin.** — Alors, si elle vient que de sortir, donne-nous à boire. Tu as encore du temps devant toi... Après tout, tu as pas besoin de faire une vie comme si tu étais mort ! Elle est pas perdue !

**Peter.** — Mais non, qu'elle est pas perdue ! La preuve, c'est qu'on vient de la voir...

**Le Président.** — Vous venez de la voir ?

**Tabin.** — On vient de la voir !

**Peter.** — Et elle avait presque l'air de s'en venir du côté de la maison... elle passait dans les Grands-Prés, en haut de Villa.

**Le Président.** — Ah ! bon... A la bonne heure ! Elle venait probablement des commissions qu'elle a dû faire à Muraz. Allons, buvons un verre ! (Il leur verse à boire).

**Tabin.** — Elle s'en venait bien du côté de la maison, mais si je m'abuse, y avait aussi quelqu'un qui s'amenait du côté contraire, sans trop faire semblant qu'y s'amenait...

**Le Président.** — Hein ? Qu'est-ce que tu dis ?

**Peter.** — C'est juste. On doit bien dire...

**Tabin.** — Il avait l'air de toucher à rien, mais celui qui s'amenait du côté contraire, c'était un grand diable de garçon...

**Le Président.** — Un grand diable de garçon ?

**Tabin.** — Oui, et il avait sa chemise des dimanches...

**Le Président** (haussant le ton). — Sa chemise des dimanches ?

**Tabin.** — Avec une cravate à pompons...

**Le Président** (de plus en plus furieux). — Une cravate à pompons ?

**Tabin.** — A pompons..

**Peter.** — A pompons...

**Le Président** (avec le maximum de fureur). — Alors, est-ce que vous allez me dire, à la fin du compte et en toute conscience, sans chercher à me tromper, qu'est-ce qu'y lui disait celui de la chemise des dimanches ? Quoi ?

**Peter.** — Justement ! Y disait rien. Mais si on était pas venu, suis sûr qu'il allait bien lui parler de quelque chose...

**Le Président** (monté). — Et qui c'était le grand diable de garçon de la cravate à pompons ? Qui c'était ?

**Tabin.** — Zéphyr...

**Peter.** — Zéphyrin Antille...

**Le Président.** — Zéphyrin ! Ah ! Malheur ! Cette fois, c'est fait !..

**Peter.** — Quoi, c'est fait ?

**Tabin.** — Pourquoi tu penses toujours au pire, Rouviney ? Y z'ont pas eu le temps de faire le mal !

**Peter.** — Et on fait pas toujours le mal, même si on a le temps...

**Le Président.** — C'est fait, je vous dis. C'est fait !

**Peter et Tabin.** — C'est pas possible. Tu es fou, Rouviney. Elle a pas fait le mal. Tu as pas une fille à ça... (Ils parlent ensemble, très animés et scandalisés).

**Le Président** (toujours plus furieux). — Nous faut aller l'attraper ! (Il va vers l'escalier et appelle sa femme). Phémie ! Phémie !... (personne ne répond) Voyez ! Encore loin, la vieille, maintenant... Ah ! là ! là ! Parlez-moi des femmes ! Toutes les mêmes, et toujours raison, et toujours le dernier mot. Mais quand elles sont en faute et qu'elles peuvent plus répondre, on les voit plus !

**Tabin.** — Faut pas s'en mettre plein la tête avec ces choses... Pas te plaindre ! Moi (il énumère) : Alphonsine, Zénobie, Victoire, Anasthasie, Caroline et Marguerite. Six filles que j'ai. Il en reste toujours trois ou quatre à la maison. Tu vois que c'est encore pire. Tu me vois, moi, aller chercher les autres ? Allons !

**Le Président.** — Bon, bon, les tiennes !.. Mais la mienne !.. Qu'est-ce qu'elle avait besoin d'aller faire aux Grands-Prés ?

**Tabin.** — Ma foi... Faut bien se souvenir qu'y vient un âge où on se sent tout d'un coup des choses naturelles qui vous tourmentent le corps et l'esprit. On sait jamais par où ça commence...



**Peter.** — Mais ça commence !

**Tabin.** — Et ça finit ! (Un soupir) Vite passé !... Bien pour-quoi je dis qu'y faut se consoler. Allons, à ta santé, Rouviney !

**Peter.** — A la bonne vôtre, Président !

**Le Président.** — Santé, procureurs !

**Tabin.** — Ah ! Bonne goutte !

**Le Président.** — Dommage qu'on a pas pu aller à la cave d'en bas. J'aurais eu du muscat...

**Peter.** — Tout à fait le goût du glacier de la Bourgeoisie !

**Le Président** (à part). — Les Grands-Prés ! Halala !

**Tabin.** — Alors, Rouviney ! A part ça, va bien ?

**Le Président.** — Ça va, ça va ! Peter, j'ai pas bien compris ce que tu voulais dire avec le goût du glacier de la Bourgeoisie... Tu as pas l'air de croire que j'en ai mis dans mes tonneaux, des fois ?

**Peter.** — Mais non, mais non, Président ! Mais on vient tellement familier avec ce vin qu'on le voit partout, même si c'est pas ça !

**Le Président.** — Ah ! bon ! Je croyais que tu voulais dire autre chose... (un silence).

**Tabin.** — Alors, Rouviney... Tu as bien dit qu'y fallait venir ?

**Le Président** (distrain). — Hein ?...

**Tabin.** — Je disais qu'on est venu pour t'écouter...

**Le Président** (très animé). — Oui. J'ai besoin de parler à quelqu'un, de sentir qu'on est pas seul, de s'appuyer, de se réconforter, de... (Peter le coupe)

**Peter.** — On vous comprend... Y z'ont plus cette belle passion pour la commune comme en 98.

**Tabin.** — Bah ! Y z'ont moins d'intérêt, voilà tout !

**Peter** (qui continue à dialoguer avec Tabin). — C'est bien ce qu'on a remarqué aujourd'hui... (au Président) C'est pas pour vous faire une contrariété. mais... y nous faudrait bientôt un sujet de grande passion dans la commune pour tenir les nôtres ensemble... Je sais pas quoi, quelque chose qui sorte de l'ordinaire, qui vous empoigne, qui vous remue, qui vous soulève, qui vous... en tout cas un bon changement dans la tactique.

**Tabin.** — Ou dans le cadastre...

**Le Président.** — Dans le cadastre ?

**Peter.** — Ah ! bah ! Y fait que tourmenter...

**Tabin.** — Oui, il a un projet de plan-cadastre pour son garçon Théodule..

**Peter** (un peu vexé). — C'est toi qui as dit que la place pouvait être libre ! (au Président) Oui, c'est lui qui a parlé de ça. Autrement, j'aurais jamais pensé !

**Le Président.** — Bon, bon ! Si vous trouvez que je passionne pas assez, vous n'avez qu'à parler ! Si vous avez plus besoin de moi, c'est facile...

**Tabin et Peter.** — Mais non, faut pas partir. On n'a pas voulu dire ça. Faut rester...

**Le Président.** — Autrement, rien qu'à dire...

**Peter.** — Mais non, mais non !

**Le Président.** — Alors, qui tu veux empoigner, soulever, remuer ? Et qu'est-ce que c'est cette passion que tu disais ?

**Tabin.** — Y veut dire que si jamais tu pouvais pas empêcher Phrosine de faire à sa tête, y vaudrait mieux...

**Le Président.** — Y vaudrait mieux quoi ?

**Tabin.** — La guider sans la contrarier, pour essayer de tirer quelque profit de l'aventure, qu'y dit... sais pas...

**Le Président.** — Ah ! c'est ça ta grande passion ? Pas contrarier ! Pas contrarier, qu'y faut !

**Peter.** — Non ! Mais ce serait la tactique pour la dernière extrémité, pour le cas où... D'ailleurs, c'est peut-être rien, même si Zéphyrin passait par là...

**Tabin.** — On peut rien dire de net, mais pourtant, y passait !

**Le Président.** — Y passait, y passait ! Phrosine aussi passait ! Est-ce que c'est pas un chemin ? Est-ce qu'on passe pas là pour les commissions ? (à part) Mais qu'est-ce qu'elle pouvait bien aller faire à Muraz ?

**Peter.** — Moi je me suis dit comme ça : c'est peut-être bien pas grand'chose. Mais y faut jamais attendre trop longtemps pour envisager les éventualités des événements...

**Le Président** (rêveur). — ...Un grand diable de garçon...

**Tabin.** — Mettons que c'est pas sérieux tout ça. Mettons qu'y a même rien. Mais si c'était ?

**Le Président.** — ...Un grand diable de garçon...

**Tabin.** — Voilà à quoi y faut penser !

**Le Président.** — ...Pas contrarier ! (haussant le ton) Ah ! pour sûr que vous me remuez, que vous me soulevez, que vous me donnez de la passion avec la belle peur que vous me faites !

**Peter.** — C'est pas une peur...

**Tabin** (à Peter). — C'est ses affaires, après tout ! (au Président) Dis, Rouviney ! J'ai promis le plan-cadastre à Peter pour son garçon... Si tu es d'accord, bien sûr !

**Le Président** (poursuivant son rêve) : Non, c'est pas possible !

**Tabin.** — Comment, tu refuses ?

**Le Président.** — ...Elle était pas aux Grands-Prés !... (A Tabin) Et qu'est-ce que tu disais du plan-cadastre ?

**Peter.** — Oui, y veut que ça sorte des griffes du juge... Savez, c'est pas tant pour le gain que pour la question de parti.

**Tabin.** — Ah ! faut rien reculer devant...

**Le Président.** — C'est vrai... J'ai toujours pensé que tu dois avoir une place dans la commune. Mais pour le plan-cadastre, y faut toujours passer par le Gouvernement, et c'est pas facile ! Faudrait toujours pas le déranger, le Gouvernement ! Y veut jamais d'histoire. Mais tu peux quand même compter sur quelque chose.

**Peter.** — C'est pas que je demande pour moi. Mais je me suis dit comme ça : Le parti n'en sortirait que plus fortifié...

**Tabin.** — On te comprend, Peter ! Tu as raison : Y faut tout faire pour le parti (en sourdine) ...même s'y a quelqu'un qui crève... Maintenant, Rouviney, nous faut toucher deux mots des Rogations.

**Le Président.** — Ah ! justement. C'est bientôt là !

**Peter.** — On a pensé comme ça : les jeunes, qu'on va recevoir dans la Bourgeoisie, y faut les attirer de ce côté par un beau discours d'entrée. Pas manquer ! Y a rien de tel que les beaux parlements pour entraîner le monde !

**Tabin.** — Y a encore les projets du Bisse-Neuf qu'on doit faire avec des tuyaux, de la scie mécanique... Tout des choses qui montrent qu'on fait du progrès.

**Peter.** — Et qu'on fait rien que parce que les autres y veulent pas du progrès...

**Tabin.** — Mais jusque là, fais bien attention au printemps, Rouviney !

**Le Président.** — Au printemps ?

**Peter.** — On sait jamais ce qui arrive. C'est toujours dangereux sur le retour de l'âge pour des hommes comme nous.

**Le Président.** — Si c'est pour le jour des Rogations que tu as peur, pas vous inquiétez ! Y me marcheront pas dessus !

**Tabin.** — Non... au printemps, les herbes poussent... La sève monte... Les boutons éclatent...

**Le Président.** — Diable, si c'était pas comme ça...

**Tabin.** — C'est comme ça... même chez les garçons...

**Le Président.** — Chez les garçons ?

**Tabin.** — Oui, chez les garçons ! Et alors, plus je pense, plus je me dis que le printemps, c'est le moment de garder Phrosine !...

**Le Président.** — Halala ! Manquerait plus que ça qu'on la garde pas !

**Peter.** — Ah ! puis ça : Pas manquer de regarder du coin de l'œil Baptiste Antille, pour voir comment y se tient pendant les Rogations... S'y dit rien de contraire, ça veut dire que...

**Le Président (énervé).** — Que quoi ?

**Peter.** — Qu'on l'a, lui, Zéphyrin et ses deux autres garçons... ça fait quatre ! Du temps de Madeleine Antonnier, y z'avaient besoin que de trois, et y les ont eus !

**Le Président.** — Alors, tu les veux, ces gaillards ? Et pourquoi tu les veux ? Est-ce que c'est toi qui paies ?

**Tabin.** — Non... c'est toi...

**Peter.** — C'est bien vous, Président... Pour le cas où Phrosine aurait d'elle-même un petit penchant...

**Tabin.** — Qu'on pourrait pas empêcher...

**Le Président.** — Y faut pas vous tourmenter pour le penchant, parce que le penchant, ici, c'est moi !

**Tabin.** — On croit même que c'est...

**Le Président.** — Quoi ?

**Tabin.** — Mais le penchant, voyons !

**Le Président.** — Pour Zéphyrin ! Zéphyrin Antille ! qui n'a pas une racine de bien ! Vous voulez me voir par terre, me faire écraser, me mettre en poussière, et tout ça pour pas contrarier quelqu'un qui a le penchant ? Ah ! vous voulez ça, vous... Vous voulez qu'il y ait un malheur dans ce village, parce qu'y en a pas eu depuis qu'on a tué Vaudan au bord de la Navizence ! C'est ça votre belle passion... (de plus en plus haut) Si elle a fait ça, Phrosine !...

### SCÈNE III

*Les mêmes, plus Phrosine, qui descend l'escalier*

**Phrosine.** — Oui, père. Qu'est-ce qu'y vous faut ?

*(Mouvements de stupéfaction dans la cave.)*

**Le Président** (suffoqué par cette intervention inattendue, et particulièrement radouci, en allant vers la porte). — Phrosine... Phrosine... Mais c'est pas vrai qu'elle était loin... C'est toi, Phrosine ? et où tu as été tout ce temps ?

**Phrosine.** — Chez le marchand, voir un tablier à fleurs pour les dimanches.

**Le Président.** — Et pour qui cette chemise des dimanches ?

**Phrosine.** — Un tablier à fleurs !

**Le Président.** — Ah ! bon ! (reprenant du ton) Te faudrait quand même voir à soigner les bêtes, pas rien qu'à t'enrubanner, hein ? Pas besoin de tant de figneries.

**Phrosine.** — Oui, père ! (Elle repart.)

**Le Président** (revenant vers les procureurs). — Haha !... Vous les avez vus, les Grands-Prés ! (trionphant) Je savais bien, moi,

que c'était pas possible. Et vous croyez qu'elle m'aurait pas dit ? Je la connais, moi ! Jamais une tromperie, jamais un mensonge, pas même une cachotterie de rien ; jamais d'embarras...

**Tabin.** — ...Et toujours au travail...

**Le Président.** — Ah ! pour ça, on peut dire ; ça te trime du matin au soir avec la femme, quand j'ai affaire pour la commune, ça te soigne les bêtes, ça te fait... ça te fait presque autant de travail qu'un mulet !

**Peter.** — Douze bêtes !...

**Le Président.** — Douze... non, pas douze, quand même ! Pourtant, si, c'est juste, avec la génisse qu'on a acheté ce matin.

**Peter.** — Elle est toute brave, la petite...

**Le Président** (allant tirer à boire). — Brave, brave, sais pas... Mais pour les Grands-Prés, y a pas à dire, mais j'ai encore jamais rencontré Phrosine ! (leur tendant les verres) Et vous l'avez vue, vous ? Haha ! Ah ! parlez-moi d'un soir de commune, quand les procureurs rentrent à la maison ! Santé !

*Rideau*









### TROISIÈME TABLEAU

## Les « manigances » du Juge

A l'avant-scène, même décor qu'à la scène III du premier tableau.  
Toile de fond : l'entrée du village ; au premier plan, chemin avec barrière rustique.

### PERSONNAGES

*Le Juge, ses électeurs, Baptiste Antille*

*(Le Juge monte l'escalier d'avant-scène. Il a fait quelques marches, lorsqu'il entend des bruits de voix. Ses électeurs viennent quelques pas plus en arrière. Il y a parmi eux Baptiste Antille.)*

**Un électeur.** — Hé ! Monsieur le Juge !

**Le Juge.** — Ah ! vous voilà enfin ! Je vous attendais tout le long de la route, pour que je sois pas le seul à tirer le chapeau devant le grand Rouviney à la Bourgeoisie...

**Un autre électeur.** — Tirer le chapeau !

**Baptiste Antille.** — On voit déjà le Juge tirer le chapeau à Rouviney !

**Le Juge** (apercevant Antille). — Tiens, le père Antille ! J'avais une certaine petite peur que tu viennes pas aux Rogations...

**Baptiste.** — Faut bien s'intéresser un peu aux choses de la commune, quand même c'est pas les élections...

**Le juge.** — Bon ! A la bonne heure ! (s'adressant à tous) Quand je pense à tout ce qui se ferait si on n'était pas là ! Parlez-moi pas ! (Bruits de voix, très courts).

**Baptiste** (s'avançant vers le Juge). — Il y a du nouveau ?

**Le Juge.** — Affreux, je vous dis !

**Baptiste.** — Pas possible ! Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

**Un électeur.** — On se demande ce qu'ils ont pu faire, eux qui font jamais rien...

**Un deuxième électeur.** — On a bientôt assez de leurs manigances qu'y font tout à leur tête sans rien dire...

**Baptiste.** — On veut savoir ce qu'y z'ont fait.

**Le juge.** — Eh ! bien... y z'ont justement rien fait !

**Tous** (désappointés). — Ah !...

**Baptiste.** — Alors, qu'est-ce que tu veux dire ?

**Le Juge.** — Y z'ont inventé...

**Baptiste.** — Inventé quoi ?

**Le Juge** (mystérieux et solennel). — Qu'y z'allaient faire quelque chose.

**Tous.** — Haha ! (rires).

**Le Juge.** — Attendez ! attendez ! C'est plus sérieux que ça ! Rouviney a fait des projets. Il va venir à la salle de commune avec des a-mé-lio-ra-tions ! Et pour une fois qu'il veut en faire, il en a plein les bras ! Il veut mettre le Grand Bisse dans des tuyaux de ciment. Et d'une ! Monter une scierie et des moulins électriques. Et de deux ! Et vous savez pas quoi ? Si c'est une honte ! Mettre du goudron sur tous les chemins du village. Comme si c'était pas déjà assez sale comme ça dans les rues !

**Baptiste** (sérieux). — Bravo ! Bravo !

**Le Juge** (froid et bref). — Pourquoi, bravo ?

**Baptiste.** — Parce qu'il commencerait à faire quelque chose. Ce serait bientôt le moment !... (Mouvements divers.)

**Le Juge** (faisant le geste d'imposer le silence, puis avec le ton d'un grand discours). — D'abord, si on met le bisse dans des tuyaux de ciment, c'est pour le détourner ! Si on le détourne, y passe plus par la scie et les moulins ! S'y passe plus par la scie et les moulins, on peut plus les faire marcher à l'eau ! Il faut de l'électricité.

**Quelques voix.** — Il a raison ! C'est juste.

**D'autres voix.** — On n'a pas besoin de détourner le bisse.

**Le Juge** (s'animant de plus en plus et pathétique). — Cette eau, pourquoi on la laisserait pas tomber comme avant sur les roues de la scie et des moulins ? Pourquoi pas laisser le bisse à ciel ouvert, sous le soleil, du moment que ça fait tant plaisir aux étrangers ? Pourquoi ? Parce que Rouviney veut faire de l'argent ! (mouvements divers).

**Des voix.** — De l'argent ?

**Le Juge.** — Il veut vendre cette eau à l'usine du fond de la vallée ! (Mouvements de désapprobation).

**Baptiste** (naïf). — Et tu crois que c'est pour faire de l'électricité ?

**Le Juge.** — Faut croire !

**Baptiste.** — Mais ça nous irait, l'électricité !

**Le Juge.** — Ah ! ça t'irait, l'électricité !

**Baptiste.** — Puisqu'on n'aura plus d'eau pour faire marcher la scie et les moulins !

**Le Juge** (plein de pitié). — Mon pauvre Baptiste ! (péremptoire) Combourgeois ! Si on met le Grand Bisse dans la terre, ça fait des travaux ! Si on installe des moulins et une scierie nouvelle, ça fait encore des travaux !

**Baptiste.** — Mais puisqu'on demande que ça pour nos garçons !

**Le Juge.** — Mon pauvre Baptiste ! Tu comprends moins que rien à la politique !... Ça fait des travaux, oui ! Mais qui paie les travaux ? C'est le bien-fonds ! Et qui c'est, le bien-fonds ? Le bien-fonds, c'est nous ! (approbation, mouvements divers).

**Baptiste.** — Le bien-fonds, c'est plutôt toi...

**Le Juge.** — Justement. Mais ça, c'est encore rien. Par contre, ce qui est quelque chose, c'est que les travaux qu'on ferait pour le bisse, les moulins et la scie vont venir cet automne et l'année d'après...

**Baptiste.** — C'est pas un mal puisque la vigne a gelé et que nous aurons probablement la sécheresse.

**Le Juge.** — Pour cet automne, ça irait, d'accord ! Mais après ? Après, vous savez bien ce que c'est !

**Des voix** (mouvements divers, puis) : — C'est les élections !

**Le Juge.** — Ah ! on finit par se comprendre ! Les élections, mes pauvres amis, mais y a que ça ! Et il faut y penser tous les jours, à toutes les heures et sans arrêt... Vous seriez d'accord, vous, de laisser Rouviney gaspiller notre argent pour des embellissements ? Et vous seriez d'accord, vous, de voir cet argent

glisser dans des mains, des mains qui nous seraient tant nécessaires pour recevoir au dernier moment un bon bulletin de vote ?

**Des voix.** — Rien à faire, on n'est pas d'accord !

**Le Juge.** — J'ai compté : Il faut que Rouviney nous reprenne quatre voix, quatre, pour se maintenir. S'il peut pas les reprendre ces quatre voix, il claque !

**Un électeur.** — Vous croyez qu'on gagnera ?

**Le Juge.** — Oui, si on n'a pas les travaux du bisse. J'ai fait le compte. Mais ces quatre voix, son bisse va nous les acheter. Faut comprendre : C'est comme partout, c'est celui qui paie qui commande. Alors, moralité : Y faudra pas toucher au bisse ! Pas toucher au bisse !

**Des voix.** — Compris, entendu !

**Un électeur.** — On va jeter l'affaire du bisse à l'eau !

**Baptiste** (s'animant). — Pour qu'il ait pas les quatre voix qui lui manqueraient, compris ! Pour que tu lui prennes la place l'année prochaine, archi-compris ! Mais pour qu'on fasse pas les travaux, tu t'adresses à quelqu'un qui n'a pas assez de biens pour occuper les trois lions pleins de force que je dois voir devant moi, trois fois par jour, non pas s'asseoir, mais se jeter à table... Et ça fait de la casse ! Tu peux me croire !

**Une voix.** — Trois fois par jour, trois lions...

**Le Juge.** — Je comprends, je comprends ! Mais... aujourd'hui, oussqu'y sont, tes trois lions ? S'ils sont encore à table alors qu'il faut venir à la Bourgeoisie, on doit croire qu'y z'ont pas mal de choses à ronger, «tes lions» !

**Baptiste** (qui se rapproche du juge et va redescendre avec lui quelques marches du côté opposé, tandis que les électeurs ont l'air de se concerter ; confidentiel.) — Pour ces rogations, j'ai qu'Ambroise et Phorien.

**Le Juge** (narquois). — Ambroise et Phorien... Donc, tu as pas trois, mais deux lions... Et Zéphyrin ?

**Baptiste.** — Y peut pas venir.

**Le Juge.** — Ah ! y peut pas, lui... Pourquoi y peut pas... Parce qu'y « veut pas » s'opposer à Rouviney... On comprend, Baptiste, on comprend... Eh ! bien, mon cher Baptiste, la moralité de tout ça, c'est que d'abord, Zéphyrin, quand même qu'il est beau, robuste et qu'il porte une grande crinière pour enchanter les filles, ton Zéphyrin, c'est pas un lion. Secondement, c'est pas plus facile de combattre le père quand on aime l'argent de la fille, que de le battre, le battre, quand on aura reçu de l'argent pour des travaux d'embellissement. T'as compris ?

**Baptiste.** — Explique-toi ! Je sais pas ce que tu veux dire ?

**Le Juge.** — Troisièmement, si tu comprends pas ce que moi je te dis avec des mots, je comprends, moi, ce que d'autres disent rien qu'avec des yeux, sans parler. Et ces yeux racontent par-tout que ton fils Zéphyrin ne vient pas aux rogations parce qu'il aime, excuse, parce qu'il « a envie » de Phrosine, c'est-à-dire de l'argent de Rouviney. Pour Zéphyrin, la meilleure des améliorations, c'est ça : la fille d'un homme riche... d'un homme riche ! Et quand ton Zéphyrin compte sur ce mariage y me fait l'effet d'un pauvre garçon qui ne sait pas encore qui est Rouviney et de quel granit il est fait. Tu vois ça, Zéphyrin contre Rouviney ! Mais y va le briquer, ton Zéphyrin, s'y touche à Phrosine.

**Baptiste.** — Zéphyrin, Phrosine, Rouviney, je m'en fous ! Y m'ont pas dit un mot ! Quant aux améliorations, est-ce que tu nous donnes de l'argent, toi, pour nous obliger à rien faire ?

**Le Juge** (de plus en plus ironique). — Ah ! je vois ! Tu veux à tout prix me rembourser le billet que tu m'as fait le jour que tu as dû mener ta femme à l'hôpital... Si c'est pour ça que tu te tourmentes, garde-le, ce billet.

**Baptiste.** — Comment ? Je peux le garder ?

**Le Juge.** — Oui, garde-le ! Mais alors, attention au bisse !

**Baptiste** (lui serrant les mains avec effusion). — Merci, merci. Tu es bon juge malgré tout ! Que Dieu te le rende !

**Le Juge.** — Je veux dire que tu me paieras que cinq du cent. Les intérêts que tu me devais l'année passée à la Saint-Martin, et que tu as pas pu payer, je te les demande pas...

**Baptiste.** — Alors, tant pis pour la somme, mais merci pour les intérêts !

**Le Juge.** — Pas tant de merci. Je veux pas te bousculer. On n'est pas des sauvages. Puisque tu as des lions à table, je veux pas être un tigre. Pour ces intérêts que tu me devais à la Saint-Martin, c'est simple, on les ajoutera au capital, et le tour est joué ! Mais pas de bisse, hein ?

**Baptiste.** — Alors, la somme, tu la donnes pas : tu la reprêtes ! Les intérêts, c'est le cinq du cent ; ceux qui sont payés s'ajoutent au capital, et ces intérêts, ajoutés au capital, font aussi du cinq du cent ! Ah ! je commence à te connaître. Non, tu n'es pas un Juge de franche justice et le bon Dieu, y te doit rien, ni moi non plus.

**Le Juge.** — Comment, toi non plus ? Et mes cinq cents francs ?

**Baptiste.** — Tu m'as prêté de l'argent ?

**Le Juge.** — Je t'ai pas prêté de l'argent, tu oses dire ?

**Baptiste.** — Non ! Tu m'as prêté une paire de lapins.

**Le Juge.** — Une paire de lapins ? Mais tu bats campagne, mon pauvre !

**Baptiste.** — Oui, une paire de lapins ! Et tu voudrais que je te rapporte quinze jours après toute la nichée, avec les petits des petits ! C'est ce que tu appelles rendre service quand on a sa femme à l'hôpital ! Sais-tu ce que devrait te faire le Bon Dieu, pour te rendre la charité ? Y devrait te casser les reins, là, crac ! Je te promets que ça ferait un beau craquement.

**Le Juge.** — Allons, allons, Baptiste, j'ai pas voulu dire ça, calme-toi !

**Baptiste.** — Qu'est-ce que tu voulais me remettre, si c'est pas la somme ou les intérêts ? Pour dire que partout où il y a un juge, il y a quelqu'un qui pleure, c'est bien vrai. En tout cas, à moi, tu me fais rentrer un plaisir que je méritais.

**Le Juge.** — J'ai pas voulu ça, Baptiste. Je pensais seulement que mon argent, amassé sou par sou, tes enfants pourraient me le rendre pour mes vieux jours, qui sont bientôt là. Ça, ce serait aussi de la justice, mais tant pis, je t'en laisse la moitié.

**Baptiste.** — C'est tout ou rien. Si tu veux pas que mes garçons travaillent au bisse, tu dois me payer par la quittance du billet.

**Le Juge.** — Soit ! Et n'en parlons plus.

**Baptiste.** — Parole de Juge ou parole d'homme ?

**Le Juge.** — Parole d'homme ! (ils se serrent la main) Mais pas de bisse ! hein ?... Tiens, voilà tes deux lions ! (Ambroise et Phorien arrivent et se joignent au groupe, après avoir salué le juge).

**Le Juge.** — On n'attendait plus que vous pour faire l'entrée dans la salle. Mais d'abord, votre père vous dira ce qu'on a décidé de faire.

**Baptiste.** — Oui, y veut qu'on fasse pas les travaux du bisse et des moulins et qu'y faut pas voter pour Rouviney.

**Le Juge.** — Parce que Rouviney, il a vendu la commune à l'Industrie.

**Les deux.** — Il a vendu la commune ?

**Le groupe.** — Il a vendu la commune ! Il a vendu la commune ! (Chahut d'enfer.)

**Le Juge.** — Je dis que Rouviney veut vendre la commune pour un peu d'argent.



**Baptiste.** — Y veut d'abord faire des travaux, et nous on aurait besoin de gagner, mais ce que dit le Juge est juste !

**Le Juge.** — Est-ce qu'on a besoin d'autre chose que d'un peu de pain, de vin, d'orge, de fèves et de fromage pour se nourrir, de laine et de chanvre pour s'habiller ? Pourquoi on nous donnerait de l'argent, si c'était pas pour nous le reprendre avec les impôts ? (Approbations.)

**Baptiste.** — On aurait voulu les travaux, mais... tu as raison...

**Le Juge.** — L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de traditions ! On veut pas se vendre comme ça pour une bouchée ! Vous, vous êtes les lions de ce parti ! Eh ! bien, je vous demande de ne pas voter les travaux du bisse. (Approbations.) Baptiste, tu dois me comprendre. Il faut gagner la partie. Tu me devras rien, pas même les intérêts. Et tu sais, quand on aura Rouviney, on fera déjà les travaux du bisse ! Alors, peut-être que tu pourras me rendre quelque chose ?

**Baptiste.** — Je vois : tu regrettes ta justice. Dans ce cas, reprends ton argent et rends-nous le bisse. On en a besoin pour les travaux.

**Le Juge.** — Allons, allons, Baptiste ! Tiens ton billet et n'en parlons plus... (Il lui remet un billet crasseux tiré de la poche du gilet.)

**Baptiste.** — Merci quand même...

**Le Juge.** — Je compte sur toi pour l'affaire du bisse...

*(Le Juge, Baptiste Antille et les électeurs du Juge s'en vont par groupes, par l'escalier d'avant-scène.)*

*Rideau*





#### QUATRIÈME TABLEAU

### La salle bourgeoisiale aux rogations

#### DÉCOR

Une salle bourgeoisiale rustique, parois de mélèze, avec porte au fond sur la droite et, à gauche, petites fenêtres donnant sur un paysage alpestre. Table à gauche, en-dessous des fenêtres, et table à droite de la porte. Les partisans du Président occupent la table de gauche et les partisans du Juge occupent la table de droite. Sur les tables, channes et coupes de bois. Les acteurs et figurants portent les costumes des dimanches.

#### PERSONNAGES

*Le Président Rouviney et ses électeurs, le Juge et ses partisans.*

#### SCÈNE I

*(Le Juge et Baptiste Antille ont rejoint le groupe à la table de droite. Grande animation. On boit. On entendra des bribes de conversations*

*d'où sortira : «...Il a vendu la commune »... « C'est une honte », etc., jusqu'au moment où apparaît par le fond le Président Rouviney, suivi de Peter, Tabin, de conseillers et de quelques électeurs, qui prennent place à la table de gauche. L'apparition du Président fait le silence complet pendant quelques secondes. Mais l'animation reprend immédiatement tandis que les électeurs du Président se mettent en place. Puis le Président frappe trois coups sur la table pour ramener le silence. Il ouvre les délibérations par la déclaration suivante) :*

**Le Président.** — Combourgeois et administrés ! Avant que de commencer les rogations, il serait juste et équitable d'implorer la protection divine sur nos travaux par une prière qu'on dirait tous ensemble, ainsi que de mémorable coutume. Mais quand on voit que des bourgeois ont forcé la porte de cette salle pour entrer avant les autorités et leur montrer ainsi de l'animosité, c'est des sentiments qui vous empêchent de prier en toute harmonie et bonne foi. (Bruits de voix de part et d'autre. Approbations, désapprobations.)

**Le Président.** — Silence !

**Le Juge.** — Il n'a pas la conscience tranquille. (Rires et bruits de voix.)

**Le Président** (se tournant vers les siens). — Vous voyez bien que c'est pas la peine d'aller d'un Pater ou deux. (Puis, vers ceux du Juge) : Je vous laisse la responsabilité que c'est la première fois dans la commune qu'on ferait pas la prière aux rogations. Tant pis pour vous ! Et maintenant, on passe aux comptes de la Bourgeoisie. Comme vous savez, cette année, qu'on a dû mettre des ouvriers aux vignes pour remplacer les soldats qui sont sur les frontières, on n'a pas pu faire de gros bénéfices. En conséquence, on ne répartira ni l'argent, ni le pain. (Mouvements divers.)

**Un électeur du Juge.** — Et les bois qu'on a vendus l'automne ?

**Un autre.** — Et l'argent de la vieille vigne, c'est pas des bénéfices ?

**Un troisième.** — On veut des chiffres ! (Mouvements divers.)

**Le Président.** — Silence ! Pour l'argent des bois, c'est des petites choses qui valent pas la peine d'en parler. On a pensé comme ça au Conseil : on s'est dit qu'y vaudrait mieux avoir une belle répartition l'année prochaine plutôt qu'une petite cette année. (Mouvements divers.) En compensation de cet inconvénient qu'on a pas la «compra»<sup>1</sup> ni les «cressins»<sup>2</sup>, le Conseil vous offre le vin de l'Evêque. Je me permets en conséquence de lever ma coupe à la santé de tous et à la prospérité de la commune. (Bravos et mouvements divers.) On passe à la réception des nouveaux bourgeois !

*(Le Président s'assied et fouille dans des papiers. Discussion libre.)*

**Le Président.** — Silence ! Les demandes sont : Pierre Florey, Chrétien Epiney, Joseph Salamin. Si personne s'oppose, on fait l'appel des candidats : Pierre Florey... Chrétien Epiney ! (Pas de réponse. Mouvements divers.) Salamin ! Joseph Salamin !

**Joseph Salamin.** — Présent ! (Il s'avance vers le Conseil, entre les deux tables.)

**Le Président.** — Chrétien Epiney ! (Pas de réponse.)

**Des voix.** — Pas là !

**Le Président.** — Mes chers jeunes combourgeois ! Comme vous avez vu, l'assemblée vous acclame tous unanimement et avec joie pour figurer sur la liste des citoyens de la commune. En ma qualité de représentant de la Bourgeoisie de Viouc, la plus ancienne et la plus noble de cette belle et ancestrale vallée, je déclare vous recevoir dans son sein avec les dispositions et les sentiments qui ont toujours animé nos ancêtres et qui resteront la gloire de la commune pour le maintien de nos traditions, en harmonie avec les progrès qu'on doit réaliser de nos jours pour être à la hauteur de notre tâche et préparer l'avenir. (Bravos isolés.) (Haussant le ton):

---

<sup>1</sup>) «Compra» : part aux bénéfices bourgeoisiaux.

<sup>2</sup>) «Cressin» : pain qui est réparti aux «Bourgeois» lors des rogations.

Nouveaux combourgeois ! Vous promettez de remplir fidèlement vos devoirs, consignes et contributions, en bons citoyens, savoir : Régularité ponctuelle aux corvées bourgeoises des travaux des vignes ; faire sans refus la procure à son tour ; payer au besoin, sans acrimonie ni résistance les contributions de défaillance aux dits travaux ; se conduire enfin en tout et partout du mieux qu'on peut. (Quelques braves.) (Haussant encore le ton) : Et maintenant, jeunes gens, ou nom de la Bourgeoisie de Viouc que vous me faites l'honneur et la charge de représenter dans cette noble assemblée ainsi qu'au dehors, je vous félicite et complimente chaleureusement de voir que vous êtes une si magnifique phalange de jeunes bourgeois... (Peter le pousse du coude.) Hein ?... Je dis, je suis fier, fier que tu es... tu es... une phalange de bourgeois, prêt aujourd'hui à prendre place à côté de nous pour participer aux délibérations et collaborer aux destinées de notre Bourgeoisie qui est aussi la vôtre. J'ai dit ! (Bravos à la table du Président.)

**Peter** (comme Salamin fait mine d'aller s'asseoir). — Hé ! là, jeune homme ! Y te faut répondre à la réception. C'est la coutume...

**Joseph Salamin.** — Monsieur le Président et chers combourgeois ! Hum... Combourgeois ! Hum... hum... Je voudrais bien vous faire un discours, mais c'était Chrétien Epiney qui devait répondre pour tous les trois, et y vient pas...

**Le Président.** — Et pourquoi y vient pas ?

**Joseph.** — Il a pas voulu au dernier moment, à cause des chicanes qu'on a à la commune, qu'y disait... (Rires à la table du Juge.)

**Le Juge.** — Et toi, tu as pas peur des chicanes ?

**Joseph.** — Je dis pas que ça fait plaisir de commencer la commune comme ça, mais le Président m'a dit que c'était pas grand' chose et que j'avais pas besoin de m'en faire... (Rires à la table du Président.)

**Le Juge.** — Alors, et ce discours ?

**Joseph.** — Chers combourgeois ! Je vous remercie pour tous les trois de nous accepter au sein de la Bourgeoisie. Je promets de remplir fidèlement les devoirs prévus et non prévus par le règlement, à savoir d'aller chaque année à la vigne avec les fifres et tambours et de lever mon verre en toute circonstance à la santé de tous. J'ai dit ! (Quelques bravos.)

**Le Juge** (se levant pour lui serrer la main). — Pas si mal, mon garçon, pas si mal ! Mes félicitations ! (Il lui garde la main et essaie discrètement de l'entraîner de son côté.)

**Peter** (faisant le même jeu et lui prenant la main gauche). — Tous mes compliments, jeune homme ! Tu vas nous donner un grand prédicateur. Mes compliments, mes compliments ! (Il l'attire à son côté. Joseph a ainsi les bras en croix, tirailé à droite par le Juge et à gauche par Peter. Ce que voyant, le Président intervient.)

**Le Président** (s'adressant plutôt au Juge). — Je demande qu'on laisse Salamin aller s'asseoir à la table de son choix.

*(Le Juge lâche prise, tandis que Peter l'emmène de son côté. Bruits hostiles à la table du Juge.)*

**Le Juge.** — Est-ce qu'on pourrait pas donner un tabouret à Phalange, je veux dire à Joseph, pour s'asseoir entre les deux tables, en attendant qu'y se décide lui-même...

**Le Président** (non moins ironique). — Je dois faire remarquer au Juge que Salamin a déjà choisi. Il a déjà choisi...

**Peter.** — Et bien choisi ! (Mouvements divers à la table du Juge. Bravos à la table du Président.)

**Le Juge.** — Je demande la parole ! (Il se fait un grand silence.) Il y a une chose que j'ai jamais bien comprise jusqu'ici.

**Des voix à la table du Président.** — Qu'est-ce qu'il a, qu'est-ce qu'il veut encore, celui-là ?

**D'autres voix.** — C'est toujours le même. On le connaît depuis qu'on l'entend. C'est la même chanson ! (Vacarme.)

**Le Juge.** — En lisant les gazettes, on voit des fois le mot « plé-bis-cite »... plébiscite... D'après ce qu'on vient de voir, ce doit être une votation pour savoir si on veut se donner par force à quelqu'un qui vous envie depuis longtemps et qui vous menace d'un coup de pied dans le derrière si on dit pas oui...

**Des voix.** — Y parle en parabole... Il a toujours des singeries qu'on comprend pas.

**Le Juge.** — Donc, ce que le Président et Peter viennent de faire avec Salamin, c'est un plé-bis-ci-te... plébiscite. Et Phalange y dit oui parce qu'y peut pas faire autrement. Voilà la liberté que nous donne Rouviney dans cette commune, la plus noble de la vallée... Haha ! Parlez-moi, la plus noble !

**Peter** (se levant, plein de colère). — S'y faudrait pas aller lui casser la tête ! (Branle-bas des deux côtés, vacarme.)

**Le Président.** — Silence ! (Tout le monde se rassied, sauf le Juge.)

**Le Juge.** — Je dis ça seulement pour vous montrer comment on est traité ici. Mais ça finira un jour, ça finira. (Bruits de voix.) Et maintenant, on veut savoir ce que le Conseil veut faire avec le Grand-Bisse. On a entendu beaucoup de choses sur le Grand-Bisse. Et sur les a-mé-li-o-ra-tions... On veut savoir comment le Conseil améliore la situation de ceux qu'il va enterrer... (Il s'assied. Mouvements divers.)

**Baptiste.** — Avec le Grand-Bisse, y a rien de fait !

**Un électeur du Juge.** — Y a qu'à le laisser tel qu'il est, le bisse. On n'a pas besoin de moulins électriques !

**Un autre.** — On a toujours fait des planches et moulu du grain avec de l'eau. On veut pas changer ! (Mouvements divers.)

**Un troisième.** — On vendra pas de l'eau à l'industrie !

**Un quatrième.** — C'est pas de l'eau que le Conseil veut vendre, mais la commune !



**Le Juge.** — Même si c'était que l'eau, on la vendrait pas. On s'oppose !

**Le Président.** — Silence !

**Peter** (d'un calme sarcastique). — Mais qui vous parle de vendre quelque chose ? Qui vous dit qu'on a vendu la commune ? Et à qui ? Pourquoi faire ? (Mouvements divers.) Et vous croyez qu'avec des figures comme les vôtres, on nous la payerait cher, la commune ? (Mouvements divers.)

**Le Président.** — Silence ! (D'un ton bon enfant.) Pas besoin de se chicaner. C'est simple. Puisque vous êtes déjà sur ce chapitre, je m'en vais vous faire le rapport au grand complet, en commençant par le commencement. Et je suis sûr que vous serez tous d'accord... Eh ! bien ! Il y a quelque temps, j'avais été à la foire de Sion. Quand j'ai eu fait tranquillement mes affaires, et que c'était que 9 heures du matin, je me suis senti le besoin de prendre quelques distractions avant que de remonter par le train. Je me suis dit : Faisons un petit saut jusqu'au Gouvernement. Et voilà que je traverse la Planta, en bas de la « Cathrine » pour aller voir le Chef des forêts, qu'y z'appellent la « sylviculture ». Arrivé là, je frappe à la porte, j'ouvre et me voilà dedans le bureau. Le Chef m'a tout de suite dit : « Hé ! Bonjour, Monsieur le Président !

— Bonjour, Monsieur le Chef, que je lui fais.

— Comment allez-vous, Monsieur le Président, qu'y me dit encore.

— Merci, merci, Monsieur le Chef, que je réplique. Pas mal, pas mal, et vous-même ?

Bref, quand on a eu ainsi parlementé un moment sur les civilités, y s'est mis tout de suite en confiance, et nous avons pu parler des choses de la commune en toute simplicité, comme je cause avec Peter, Tabin ou n'importe qui. Quand même c'est plus celui qui avait été mon caporal au service, il est bien gentil, Monsieur le Chef ! Bref, je lui ai dit qu'on voudrait rénover la commune par des travaux d'utilité pour combattre le chômage qu'on a quand on n'a pas des travaux pour la campagne pendant

l'hiver. Parce que maintenant, vous savez, y laisse plus les gens à rien faire par là quand y z'ont plus les travaux de la campagne. Le chômage les prend dans des caisses. Bref, y m'a laissé entendre qu'on pourrait faire un chemin pour la sortie des bois, du moment que la Confédération cherche maintenant à nous exploiter les forêts, qu'elle nous laissait presque plus toucher, pas même garder les moutons. D'accord, d'accord, que je lui fais. J'avais justement pensé à ça. Y téléphone alors à quelqu'un qu'y disait « forestier cantonal ». Entre nous, je m'étonne plus qu'à l'Etat y peuvent bientôt plus tourner : Y se téléphonent toute la journée d'une chambre à l'autre, comme s'y pouvaient pas tout simplement s'appeler... Enfin bref, y téléphone. Allo ? Forestier cantonal ? qu'y fait. Apportez-moi le dossier des forêts. Il y a ici un « sylvestre » qui voudrait vous parler... Je me demande encore aujourd'hui pourquoi y m'appelait « Sylvestre », du moment qu'y m'avait tout de suite reconnu en entrant et qu'y m'avait dit « Bonjour Monsieur le Président »... Enfin, il y a peut-être bien un Président, par là-haut dans le Haut-Valais, qui s'appelle Sylvestre, c'est possible... Bref, quand le forestier cantonal est venu, — Holala ! que je me suis fait... ça un forestier, avec une chemise en carton blanc, des bottines minces et une cravate rouge... ça pour les forêts ! — Tout est compris, quand on a eu discuté, on a décidé qu'on ferait un chemin à char sur le Grand-Bisse pour arriver à la forêt et gagner les subsides... Le Grand-Bisse, on le mettrait alors dans des tuyaux et les tuyaux dans la route, pour gagner de la place. Voilà l'histoire. Je peux pas vous dire autrement. On va discuter, délibérer et voter.

**Le Juge.** — Et combien ça coûterait, ces améliorations de chômage ?

**Le Président.** — Ça coûterait 30 000 francs.

**Baptiste.** — Que ça coûte ou que ça coûte pas, on veut pas des nouveautés !

**Le Juge.** — Trente mille francs !... Est-ce qu'on a seulement du bien-fonds dans toute la commune pour trente mille francs ?

**Le Président.** — Avec les subsides, ça nous ferait pas grand' chose. D'autant plus qu'en s'arrangeant bien, on n'aurait peut-être rien besoin de payer. On ferait soumissionner haut par Tabin, et y nous rendrait la différence...

**Baptiste.** — Rien ! Pas ! On touche pas à des choses aussi anti-ques et belles comme celles-là ! Le bisse, c'est le seul endroit plat qu'on a dans la commune pour la promenade des Etrangers. Y viendraient plus, les Etrangers, s'y avait pas le bisse pour se pro-mener.

**Peter.** — Et quand on aura la route, c'est pas du plat ? Quant à la question des Etrangers, y en a des bons qui vous causent, vous connaissent, vous saluent, vous envoient quelque chose à Noël. Mais quant aux autres, y sont pas toujours tant avenants. Par exemple, l'année passée, ma femme avait été arroser toute la journée, un jour de juin. En arrivant près du village, elle pense qu'elle a oublié de détourner le bisse. Voilà qu'elle rencontre, par un beau soleil, une dame qui se promenait avec un grand para-pluie. C'est bien la première fois qu'elle vient par ici, celle-là ! Ma femme lui dit : « Si vous allez quand même du côté du torrent, vous auriez pas la bonté de me détourner le bisse ? » Vous savez pas ce quelle a répondu ? « Comment voulez-vous que je fass' pour détourner vot' biss' ? » Avec ça qu'elle savait pas comment faire ! Allons ! Elle avait qu'à jeter une grande pierre au milieu de l'eau et s'en revenir ! Alors, pour faire plaisir à des dames comme celle-là, on laisserait perdre l'argent des subsides ? Allons !

**Le Juge.** — L'explication de la route, on l'a, bon ! Mais l'af-faire de la scie et des moulins qu'on veut mettre à l'électricité, qu'est-ce que c'est ?

**Le Président.** — Eh ! bien ! C'est tout des améliorations qu'on pourrait faire, mais pour ça, y donnent pas de subsides. Alors, pour cette année, on a pensé faire que la route à char...

**Baptiste.** — Rien ! Pas ! On veut pas de route à char !

**Tabin.** — Tu serais pas content de mettre tes garçons à tra-vailer un peu, non ?

**Peter.** — Laisse-le faire ! Tu vois bien qu'y z'ont pas besoin de gagner !

**Baptiste.** — Y a une parabole qui dit que l'homme ne vit pas seulement de pain. On peut travailler sur le bien, comme jusqu'ici.

**Le Président.** — Je vous dis encore une fois que c'est la dernière année pour les subsides. Si vous voulez pas profiter, vous voyez pas l'intérêt de la Commune.

**Peter.** — C'est toujours de l'argent qui rentre au pays...

**Baptiste.** — Rien, pas ! Pour trente mille francs qu'y vous donnent, y faut en mettre deux ou trois de nous-mêmes !

**Le Juge.** — Et qui c'est, les subsides, c'est pas nous ?

**Peter.** — C'est la Confédération qui donne.

**Baptiste.** — Qui donne quoi ? Qu'est-ce qu'elle a la Confédération ? Est-ce que c'est pas aussi un morceau de ce terrain ?

**Le Juge.** — Est-ce que ce morceau de terrain, qui vaut pas trente mille francs, y doit pas répondre comme tous les autres morceaux de terre de tous les autres cantons qui sont de l'autre côté des montagnes ?

**Le Président.** — Enfin, bref ! Vous voulez ou vous voulez pas ces trente mille francs que je vous apporte avec la route ?

**Baptiste.** — Rien, pas !

**A la table du Juge.** — On veut pas des nouveautés ! On a vécu sans subsides, on peut continuer, etc. etc. (Bruits de voix.)

**A la table du Président.** — Y refusent le pain qu'on leur donne, c'est pas croyable ! Y sont fous ! etc.

**Le Président.** — Silence ! En attendant de voter sur ce chapitre, et pour permettre de calmer l'assemblée, on passe à d'autres questions. Mais je vous dis, c'est pas la peine de se déranger pour aller voir le Chef des forêts, d'être reçu là-bas à bras ouverts pour être maltraité ici et refuser l'argent qu'y veulent vous don-

ner ! Enfin... D'abord, est-ce que vous êtes d'accord, comme on a parlé une fois, d'offrir la bourgeoisie d'honneur au Monsieur du chalet Bella-Vuarda ?

**Baptiste.** — Rien, pas !

**Peter.** — Mais, est-ce que tu nous a pas dit avant que tu aimais les Etrangers ?

**Baptiste.** — Oui, c'est juste, mais à la commune, on veut être entre nous, ceux d'ici... Et qu'est-ce qu'il a fait pour nous, quel argent il nous a donné, celui-là ?

**Tabin.** — Eh ! bien, est-ce qu'il n'a pas écrit dans les journaux sur le village ?

**Le Juge.** — Oui, une poésie qu'on comprend rien...

**Baptiste.** — Et nous, on s'en fout pas mal de la poésie ! C'est l'argent qui compte... Pas vrai, juge ?

**Le Président.** — Vous voulez encore pas ! Tant pis pour vous... A la commune, on a reçu une lettre de la Société de Développement pour demander un subside pour remplacer les toits de tôle ou pour les peindre en noir. Le Conseil est d'accord de voter 100 francs.

**Baptiste.** — Rien, pas !

**Le Président.** — A la fin du compte, qu'est-ce qu'il a celui-là ?

**Baptiste.** — Il a que c'est bien le Conseil qui a encouragé les toits de tôle parce qu'il voulait plus fournir le bois pour les « tavillons » ! Ou pas ?

**Le Juge.** — Est-ce qu'il a pas versé des subsides pour les toits de tôle ?

**Baptiste.** — Si c'était bien, ces toits de tôle, pourquoi il veut les faire enlever, maintenant ?

**Le Président.** — C'est juste. On veut faire enlever les toits qu'on encourageait l'autre année. C'est vrai. Pourtant, si main-

tenant on fait le contraire d'avant, c'est pas pour tourmenter le monde, mais pour suivre le progrès ! Pour suivre le progrès !... L'Etat non plus, au commencement, y savait pas que ces toits de tôle, qui sont pourtant pas mal sous le soleil, je sais bien, feraient pas plaisir aux Etrangers. Mais maintenant, y voit. C'est pour ça qu'y conseille de les changer ou de les peindre en noir, à cause du coup d'œil... Je sais pas, mais y a des gens qui aiment pas ça, et puis voilà. Mais s'y se doutait, l'Etat, qu'avec ces toits on peut plus conserver la viande salée dans les « greniers » à cause de la chaleur, y conseillerait pas de les peindre en noir, ces toits, mais y les ferait proprement changer. Voilà ! C'est tout ce que j'ai à vous dire sur ce chapitre. Si vous voulez toujours rétrograder la commune, tant pis pour vous !

**Baptiste.** — L'Etat, y peut dire ce qui veut. Mais moi, mon toit de tôle, il est à moi. Si quelqu'un veut y mettre le pied, y descend « quatre fers en l'air », même si c'est le Chef des forêts qui veut aller le peindre en noir. (A sa table : Bravo !)

**Le Président.** — Bon ! Vous voulez pas plus peindre en noir les toits de tôle que donner la Bourgeoisie d'honneur à quelqu'un qui nous veut que du bien. C'est pas la peine de voter. Mais pour l'affaire de la route du bisse, j'y tiens. Pas pour moi, bien sûr. Mais ça nous ferait de l'argent, et surtout, ça ferait plaisir au Chef des forêts qui m'a demandé, supplié de faire quelque chose pour les bois de la Confédération. On serait gêné de pas accepter l'argent qu'on nous offre. On en aurait vraiment besoin une autre fois, qu'y nous le donnerait plus. Ce serait fini... Alors, j'ai confiance que malgré tout, vous serez de bons citoyens faisant honneur à la commune qu'on veut faire participer à l'effort commun national pour supporter ces temps de crise et faire face à la pénurie de tout. Je vous demande de voter la route du Grand-Bisse qui nous rendra service à nous, en même temps qu'aux autres. (A sa table : Bravo !)

**Le Juge.** — Je voudrais savoir quand ces travaux commencent...

**Le Président.** — A la fin de cet automne.

**Le Juge.** — Ah !... Et ça finirait... à la fin de l'autre automne, vers le mois de décembre, je suppose...

**Le Président.** — Tout juste.

**Le Juge.** — Bon ! C'est ce que je pensais !

**Le Président.** — Du moins, je pense. Avec un peu de bonne volonté générale, on arrivera pour le mois de décembre. Je suis sûr que ce sera vite fait, en travaillant bien. Puisque c'est comme ça, on passe au vote. Que ceux qui sont d'accord avec le projet lèvent la main ! (Ses électeurs lèvent la main. Tabin compte les voix.)

**Tabin.** — Une, deux, trois, etc... treize voix pour !

**Le Président.** — Est-ce qu'il y a des oppositions ?

**Antille.** — Rien, pas !

(Tous les électeurs du juge lèvent la main.)

**Peter** (compte les voix). — Une, deux, trois, etc... Seize voix contre...

(Grande animation des deux côtés. Applaudissements à la table du Juge. Consternation du Président qui s'assied et s'éponge le front.)

**Le Président.** — Puisque c'est comme ça, l'assemblée est levée !

(Animation de part et d'autre. Les bourgeois se lèvent et sortent par la porte du fond, dans l'animation des commentaires sur ce résultat inattendu.)

*Rideau*

## SCÈNE II

*Rouviney et Baptiste Antille*

A l'avant-scène, même décor qu'à la scène III du premier tableau. Toile de fond : l'entrée du village ; au premier plan, chemin avec barrière rustique.

(Le Président et Baptiste Antille montent sur l'avant-scène par l'escalier de la fosse.)

**Le Président** (en le poussant à chaque syllabe qu'il prononce). — Rien, pas !... Rien, pas !... Rien, pas !... (Il le prend à deux

main par le collet.) C'est tout ce que tu sais dire dans cette commune ? (Il lâche prise lentement.) Tu mériterais qu'on te casse la tête !

**Baptiste.** — Oho ! Tu as de la force, Rouviney, on dirait pas ! Félicitations ! Tu reverdis ! Je suis pas aussi fort que toi... C'est vrai que j'ai eu trois garçons...

**Rouviney.** — Et c'est grâce à eux que tu as fait les trois voix de majorité ! On voit que tu as pas besoin de gagner et que tes garçons, tu veux les laisser à rien faire !

**Baptiste.** — Oh ! je les laisse pas tant à rien faire ! Mais si Zéphyrin était là, tu perdrais pas de trois voix...

**Rouviney** (le coupant). — Tu veux dire que Zéphyrin aurait empêché ça ?

**Baptiste.** — Je veux dire que si Zéphyrin était venu, tu perdais de quatre... Parce qu'à Zéphyrin, tu es en train de faire la plus belle cochonnerie de ta vie.

**Rouviney.** — Hein ? Qu'est-ce que j'ai fait à ton Zéphyrin ?

**Baptiste.** — Une vilaine chose que je voudrais pas, si j'étais toi, me mettre sur la conscience... Mais la conscience, tout Président que tu sois, je dois te dire que c'est une chose qu'on peut plus rattraper une fois qu'on l'a perdue.

**Rouviney.** — Si je comprends bien, tu veux faire entendre que j'ai pas de conscience ? Viens me dire ça une fois devant témoins, pour voir !

**Baptiste.** — Allons ! tu le sais assez...

**Rouviney.** — Hein ?

**Baptiste.** — Mais je peux pas jurer que ça m'échappera pas un jour à l'occasion. Alors, tu pourras me traîner en justice, me faire payer une petite somme de rien, mais on aura beau chercher partout tous les deux : c'est fini, on l'a retrouvé pas, ta conscience !



**Rouviney.** — Ça va ! Ça va !... Et ousqu'il est celui qui me fait perdre la conscience ? Il est pas bien fort, celui-là ! Il a pas grand courage !

**Baptiste.** — Oh ! sois tranquille ! Y voulait déjà venir, mais je l'ai arrêté. Hoho ! Faut voir ça quand il est en colère ! On le calme pas comme ça avec de beaux discours ! Non, non, non ! Quand j'ai vu qu'on gagnait quand même, j'ai pensé, pour lui enlever l'envie de faire du sang à la commune, qu'il fallait l'envoyer à Sierre.

**Rouviney.** — Tu l'as envoyé à Sierre ? Et pourquoi faire ?

**Baptiste.** — Je devais rendre le mulet à Vocat pour sa semaine.

**Rouviney.** — Ah ! Comme ça ! Rien que comme ça ! Il est à Sierre ?

**Baptiste.** — Mais ça n'a pas l'air de te convenir que j'envoie le mulet à Vocat ? Je pouvais pas deviner que tu pouvais en avoir besoin...

**Rouviney.** — C'est pas ton mulet qui m'inquiète, mais Zéphyrin...

**Baptiste.** — Zéphyrin ? Et pourquoi ? Je croyais plutôt que c'était toi qui l'inquiétais ?

**Rouviney.** — Oui, Zéphyrin ! Quand j'envoie Phrosine aux mayens, il fait semblant d'aller là-haut pour les bois... Quand elle descend à Sierre pour l'arrosage, ton Zéphyrin la suit droit derrière... Mais y se croit un prince, ton gaillard ! Voyez ça le grand seigneur ! Y peut plus même aller à pied, maintenant. Il faut qu'il prenne un mulet !

**Baptiste.** — Ah ! Tu dis que Phrosine est aussi à Sierre ?

**Rouviney.** — Oui, mais pas pour ton Zéphyrin !

**Baptiste.** — Ça, on sait pas... J'ai plutôt l'impression que s'ils sont tous deux à Sierre aujourd'hui, ça signifie que tu n'as pas

réussi à mettre le point final à cette chose qu'on appelle de l'amour...

**Rouviney.** — De l'amour ! Peuh !

**Baptiste.** — Oh ! pas entre toi et moi, bien sûr. Mais entre les deux petits qui sont nos enfants...

**Rouviney.** — Ça va ! Ça va !...

**Baptiste.** — Nos enfants... Tu n'as jamais pensé à ça ? C'est quand même des êtres qui sortent de nous, et qui se rapprochent d'autant plus qu'on s'éloigne l'un de l'autre à cause de ces colères... Ach ! Pourquoi on est toujours en colère ?

**Rouviney.** — Tiens, tiens ! Aux rogations, tu n'avais pas colère, toi ? Tu as tout l'air de dire que tu m'as tendu la main ! N'empêche que c'est à cause de toi et de tes garçons que la commune doit arrêter sa marche en avant et attendre que tu sois d'accord pour qu'on touche 30 000 francs de subsides !

**Baptiste.** — Si tu voulais, on pourrait tout arranger...

**Rouviney.** — Ici, quand il y a quelque chose de cassé, c'est toujours le temps qui l'arrange. Vous reviendrez déjà à l'affaire du bisse, quand vous aurez les dents un peu plus longues...

**Baptiste.** — Peut-être ! Mais en attendant, tu as perdu de trois voix. Et selon comment, ça peut en faire quatre, et pour longtemps !

**Rouviney.** — Ah ! Je vois ! Tu me proposes un petit marchandage où je devrais obliger Phrosine à épouser ton garçon...

**Baptiste.** — Oh ! Pas besoin d'obliger ! Il n'y a qu'à pas les tourmenter et je garantis l'affaire !

**Rouviney.** — Mais si je te dis que Phrosine ne veut pas de ton Zéphyrin !

**Baptiste.** — C'est toi qui le dis. Mais n'empêche qu'aujourd'hui ta fille est à Sierre. Et par hasard, Zéphyrin aussi.

**Rouviney.** — Bon, bon ! Y sont tous les deux à Sierre ! Mais tu connais pas Phrosine si tu crois qu'elle accepterait de voir un garçon ailleurs qu'ici. Elle vaut mieux que ça, ma fille. Mais si elle faisait ce manquement, Phrosine, ce serait toujours pour quelqu'un de mieux que ton fils. (Ils descendent l'escalier.) Elle a, sur ce chapitre, le même entendement que sa mère.

**Baptiste.** — Lala ! Si elle est comme sa mère !

**Rouviney.** — Qu'est-ce qu'il y a avec la mère ?

**Baptiste** (alors que les deux s'engagent sur l'escalier). — Allons, allons, Rouviney ! Tu me diras pas qu'avant d'aller chez le vieux Genoud pour la demander, ta femme n'avait jamais vu un cerisier en fleurs !

*Rideau*







## CINQUIÈME TABLEAU

### Sous le pommier...

---

#### DÉCOR

Pré avec pommier en fleurs sur tertre, au premier plan. Eclairage lunaire.

#### PERSONNAGES

*Phrosine, Zéphyrin*

*(La scène s'ouvre sur un coin de pré, à Sierre. Phrosine et Zéphyrin sont assis sur le tertre, l'un près de l'autre. Zéphyrin tient Phrosine enlacée pendant qu'elle effeuille une marguerite.)*

**Phrosine.** — Tu m'aimes un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout... Tu m'aimes un peu, beaucoup, passionnément, pas

du tout... Tu m'aimes un peu, beaucoup, passionnément... C'est vrai que tu m'aimes passionnément ?

**Zéphyrin.** — Oh ! oui, Phrosine ! (Il lui donne un timide baiser sur le front.)

**Phrosine.** — Alors, «passionnément», ça veut dire rien que ça ?

**Zéphyrin.** — Passionnément, c'est pas un mot d'ici. Mais je crois que ça veut dire «beaucoup». On a dû l'inventer à cause des marguerites. Mais toi, tu t'appelles Phrosine... Tu sais, Phrosine, c'est un beau nom.

**Phrosine.** — J'aimerais mieux un nom de fleur, comme Rose, Véronique, Violette... Non, Violette, c'est un nom de vache. Tiens, ça me fait penser que les Phrosine, comme les Philomène, les Phémie, c'est fait pour soigner le bétail, arroser les prés, rentrer le foin...

**Zéphyrin.** — J'aime mieux ça. Si tu t'appelais Liliane, Suzi ou Miette, tu aurais été à l'Ecole Normale et je t'aurais pas. Tu sais, les Phrosine font aussi le ménage. Avec moi, je te promets que tu feras rien que ça.

**Phrosine.** — Tu seras bien comme tous les autres... Les premiers jours, tu voudras faire le déjeuner pour tous les deux. La deuxième semaine, tu te lèveras quand il sera prêt. Et à la troisième, tu seras un bien gentil mari si tu me demandes pas que je te l'apporte au lit... Puis, tu te lasserai vite de travailler seul dans les champs. J'irai d'abord te voir. Tu me demanderas de rester assise au bout du pré à te regarder faucher. Puis j'étendrai les endains et je faucherai quelques fois pour m'amuser. L'année suivante, ce sera plus pour m'amuser que je faucherai, quand même je devrai me lever trois fois dans la nuit...

**Zéphyrin.** — Trois fois dans la nuit ?

**Phrosine.** — Oh ! tu sais bien ! Il s'appellera Zéphyrin, comme toi...

**Zéphyrin.** — Que tu es gentille, Phrosine ! (Nouveau baiser sur le front.)

**Phrosine.** — Je prendrai le gamin dans la hotte et je partirai avec toi. Le soir, j'aurai tout le ménage et le souper à faire pendant que tu liras la «gazette». Après deux ans, quand j'attendrai le second, je porterai le foin chaque fois que tu auras une courbature. Ce sera tout naturel ! Et tu sais, tu auras souvent des courbatures, quand tu seras Président de la commune...

**Zéphyrin.** — Phrosine !

**Phrosine.** — Oh ! Je sais ce que c'est avec papa !

**Zéphyrin.** — Papa... Papa Rouviney ! Comme c'est drôle ! Y me semble que je pourrai jamais dire ça : papa Rouviney.

**Phrosine.** — Oui... On est encore loin du jour où tu viendras habillé en dimanche, frapper à notre porte et demander si le Président Rouviney est là. Quand tu entres, la mère se cache dans un coin de la maison pour pleurer. Le père a un grand pli sur le front. Il est sombre. Il te dit même pas bonjour. Moi, j'aurai pas le droit d'être là pour te dire : « Zéphyrin, assieds-toi ici et prends un verre de muscat. » Le père te dira : « Alors, qu'est-ce qu'y te faut ? » Tu répondras d'abord rien et tu baisseras la tête comme un enfant. Avant de le regarder, tu auras peut-être dit : « Je viens pour Phrosine »... Mais c'est pas sûr que tu le diras. Quand tu relèveras la tête, le père aura déjà tourné son dos rond, parce qu'il a deviné ce que tu voulais. Alors, s'il te dit rien, c'est oui.

**Zéphyrin.** — Et s'il me dit non ?

**Phrosine.** — J'ai peur que ce soit pour bien longtemps. Mais ce sera oui. Autrement, tu n'oserais plus revenir, et je serais si malheureuse. Alors, tu viendras quand le père pourra te dire oui en te serrant bien fort la main.

**Zéphyrin.** — Tu crois que je pourrai bientôt venir chez vous ?

**Phrosine.** — Quand le père se sera fait à cette idée... Dans deux ou trois ans si tout va bien.

**Zéphyrin.** — Je croyais dans deux ou trois mois...

**Phrosine.** — Mon pauvre Zéphyrin, tu le connais pas.

**Zéphyrin.** — Oh ! si ! Il est terrible...

**Phrosine.** — Mais il est bon.

**Zéphyrin.** — Il me déteste. Il voudra te séparer de moi.

**Phrosine.** — Tu n'es pas de son parti... Puis, il doit penser que tu n'as pas de bien. Il aura depuis longtemps rêvé d'un homme qui m'apportera au moins la moitié de ce qu'il me donne. Mais ce serait trop de carrés de prés à faucher à côté de quelqu'un que je n'aimerais pas.

**Zéphyrin.** — Phrosine ! (Il lui caresse les cheveux.) Tu es bonne ! J'attendrai. Je travaillerai très dur en pensant à toi, et à ton père qui ne voudra pas d'un pauvre pour sa fille qui est riche.

**Phrosine.** — Mais tu es beau, tu es grand, tu es fort, Zéphyrin. Et tu es le meilleur de ceux que je connaisse dans tous les hameaux des alentours.

**Zéphyrin.** — Phrosine ! (Il veut l'enlacer, mais elle se défend doucement et se lève.)

**Phrosine.** — C'est le moment de partir. (Ils sont debout, en face l'un de l'autre. Il lui prend les deux mains.)

**Zéphyrin.** — Déjà !

**Phrosine.** — Oui. Si papa nous voyait, ce serait fini pour longtemps.

**Zéphyrin.** — Et tu m'abandonnerais. Tu deviendrais la femme d'un vieux garçon riche. Tu trouverais ça naturel, puisque le père te l'aurait imposé. Et moi...

**Phrosine.** — Non. J'attendrai. (Il la prend par la taille et s'en vont lentement sur la gauche.) On se regarderait en passant dans le village, tous les jours, comme avant, sans rien dire, jusqu'au jour où tu seras reçu dans notre maison.

*Rideau*





## SIXIÈME TABLEAU

### PROLOGUE

A l'avant scène, même décor\* qu'à la scène III du premier tableau. Toile de fond : l'entrée du village ; au premier plan, chemin avec barrière rustique.

### PERSONNAGES

*Tabin et Peter, procureurs*

*(Ils montent l'escalier de la fosse. Le dialogue se passe sur l'avant-scène, devant le rideau.)*

**Peter** (en montant l'escalier). — Je peux pas comprendre Rouviney ! Le mois passé, il a fait de la casse à la maison à cause de Phrosine. C'était presque un scandale public. Maintenant, son

plus grand plaisir, c'est de causer avec le père Antille. Qu'est-ce que tu crois qu'y peuvent bien manigancer ?

**Tabin.** — Faut le connaître ! S'y cause avec Baptiste Antille, c'est rien que pour bien lui montrer qu'il a gagné la partie contre Zéphyrin.

**Peter.** — Gagné la partie... Je me demande s'il a déjà gagné !

**Tabin.** — On n'a jamais plus revu Phrosine et Zéphyrin ensemble.

**Peter.** — C'est vrai. Y s'arrêtent même pas quand y se rencontrent. Ça, c'est bien du travail à Rouviney !

**Tabin.** — Mais il n'est pas plus avancé... Ça ne lui fera pas retrouver les trois voix qu'il a perdues aux rogations pour la route du Grand-Bisse.

**Peter.** — Il peut encore arranger, puisqu'on a une année et trois mois avant les élections.

**Tabin.** — Oui, si le plan-cadastre qu'on a donné à ton garçon Théodule nous avait pas fait perdre Favre, qui avait envie de la place, et Savioz, et Antonnier !

**Peter.** — C'est pas à cause de ça : Y savait plus les tenir. Enfin... Mais, à propos de Phrosine et de Zéphyrin, tu es bien sûr que la séparation, c'est pas du provisoire ? Pour moi, c'est un semblant de bouderie pour calmer le vieux ! Je te gage qu'un beau jour, ça va flamber comme du bois gras ! Alors, les choses pourraient bien changer pour tous.

**Tabin.** — Dans ce cas, Rouviney aurait tout perdu, la fille et la commune. Y serait plus le maître, pas même à la maison. D'autres prendraient le milieu du chemin. Et tu vois Rouviney s'écarter pour laisser passer les autres ! Y sortirait plus !

**Peter.** — Ce serait pourtant pas un malheur si Phrosine épousait un jour Zéphyrin, quand Rouviney aura rentré sa colère. Si c'était comme ça, à ceux du juge, elle pourrait bien leur jouer le

tour de Madeleine Antonnier... Avec ses trois garçons, Baptiste Antille ferait exactement les voix qui manquent à Rouviney pour se maintenir. Je te parie qu'à l'heure qu'il est, il doit penser à ça ! Rouviney a une balance pour ces petites choses. Il les pèse comme du bon seigle.

**Tabin.** — Il a trop d'orgueil pour revenir. Pour moi, l'affaire Zéphyr, c'est enterré ! Les voix de Baptiste, Phorien et Ambroise, c'est classé. Donc, notre Président serait deux fois par terre. Tant pis pour lui !

**Peter.** — Et nous, alors ? On devra rentrer sous terre, après toutes ces belles luttes qu'on a eues ?

**Tabin.** — C'est sûr... Mais le plus dur, c'est que tu devras rendre au Juge ton plan-cadastre !

**Peter.** — Comment, rendre le plan-cadastre ? Et pourquoi ?

**Tabin.** — Mais parce que le Juge aura gagné ! Tu sais, les places ne font pas partie du mobilier. On peut pas les prendre avec soi quand on s'en va.

**Peter.** — C'est pas possible ! On peut pas laisser faire une saleté pareille ! Il faudra se démener, remuer ciel et terre pour faire revenir Favre et les deux autres ! S'y faut, je pourrais consentir un petit sacrifice pour ça, à moins que...

**Tabin.** — A moins que ?

**Peter.** — ...Que Rouviney trouve une autre carte à jouer que celle d'acheter Favre. Ce serait plus propre...

**Tabin.** — Ah ! je vois... Tu veux pas mettre l'argent qu'y faut, et tu veux garder le plan-cadastre. Tu aurais vite trouvé la carte à jouer, toi ! Mais, quand on fait de la politique en misant sur de bons atouts, tu crois pas que c'est plutôt dans son jeu qu'il faut les prendre, pour jouer proprement ?

**Peter.** — Possible ! Mais c'est pas défendu de voir celui du voisin, s'il le montre ! Enfin ! On va pas laisser tomber Rouviney comme ça, je suppose ? Y nous faut faire quelque chose...

**Tabin.** — Faudra voir comment les choses tournent... Pour lui, c'est quand même bientôt la fin. Après ça, je me demande si on aura le courage de révolutionner encore une fois la commune pour que tu aies des écritures...

*Rideau*

## La place du village

### DÉCOR

Une place de village du Val d'Anniviers. Au fond, vue sur les montagnes et les glaciers. Premier et deuxième plans, chalets et mazots. Au premier plan à gauche, la maison du Président Rouviney.

### PERSONNAGES

*Le Président Rouviney, Baptiste Antille, Tabin, Peter, le Juge, Favre, Phrosine et Zéphyrin.*

### SCÈNE I

*Peter, Tabin, puis Baptiste Antille*

*(La scène s'ouvre sur la place du village, devant la maison de Rouviney. Près de l'escalier, une bille de bois est placée sur le chevalet. Une scie à deux « tirants » est appuyée contre la bille. Plus à gauche, un billot, une petite hache, des bouts de bois. Peter et Tabin arrivent sur la place par l'avant-scène.)*

**Tabin** (désignant le bois). — Tiens, Rouviney a déjà commencé son bois...

**Peter.** — Il a pas été bien loin...

**Tabin.** — Tu trouves pas que cet abandon doit signifier que Rouviney est bien bas ? (Ils traversent la place.)

**Peter.** — Tu as raison. J'aurais jamais cru que l'histoire de la route lui ait fait un tel coup de marteau. (Ils rencontrent Baptiste Antille. Peter s'empresse vers lui.) Salut ! Baptiste !... Ça va ?

**Baptiste.** — Ça va, ça va ! (Ils s'arrêtent, tandis que Tabin poursuit son chemin.)

**Peter.** — Tu aurais pas un garçon pour m'aider à rentrer les foins, demain ?

**Baptiste.** — J'en a déjà promis un au juge.

**Peter.** — Ah !...

**Baptiste.** — Les autres vont faucher aux Ziettes.

**Tabin** (à Peter). — Viens me rejoindre à la cave quand tu auras fini.

**Peter.** — Bon ! (Tabin disparaît.)

**Peter** (à Baptiste). — Ecoute... (Il le prend à part quelques secondes, tandis que Rouvinet entre en scène, venant de derrière sa maison.)

## SCÈNE II

*Rouvinet, Baptiste Antille*

*(Rouvinet arrive près de sa balle. Il renverse son chapeau, se gratte la tête, l'air très préoccupé. Pendant ce temps, Peter et Antille se quittent en se serrant la main.)*

**Baptiste.** — Alors, tout en travail, Président ?

**Rouvinet.** — Je voulais me mettre en train, mais je suis seul. Ah ! Parle-moi pas des femmes !

**Baptiste.** — Qu'est-ce qu'il y a avec les femmes ? Elles te font encore des misères ?

**Rouvinet.** — Oui !... Tu sais pas où elles sont ?

**Baptiste.** — Si elles sont pas avec toi quand tu travailles, y faut croire qu'elles se reposent !

**Rouviney** (scandalisé). — Qu'elles se reposent ? Est-ce que tu as déjà vu mes femmes se reposer ? Non, non. Trimer, elles triment assez. Je peux pas me plaindre. Mais voilà. Elles vous ont une façon de travailler qui vous met « sens dessus desous ». Maintenant, par exemple, elles sont aux foins !

**Baptiste.** — C'est à peu près la saison...

**Rouviney.** — Oui, mais elles sont aux foins pendant que moi je fais du bois !

**Baptiste.** — C'est pas tout à fait la saison du bois...

**Rouviney.** — Mais si je faisais du foin, tu sais pas où elles seraient ?... Elles seraient toutes deux ici en train de scier du bois !

**Baptiste.** — Si c'est comme ça, tu as raison de te plaindre...

**Rouviney.** — Comme je te dis... Elles ont une méthode impossible !

**Baptiste.** — Elles travaillent quand même, c'est déjà beaucoup !

**Rouviney.** — Oui, mais toujours là où je suis pas. C'est une manie qu'elles ont depuis que la petite a eu quinze ans.

**Baptiste** (extasié). — La petite !... Comme c'est joli... La petite !... Dis, Président ! (Il prend la scie.) Tu permettras bien que je tiennne un peu compagnie à un homme qui a ses femmes au travail !

**Rouviney** (prenant l'autre bout de la scie). — Comment, tu ferais une taille ou deux ? J'aurais jamais cru ça de toi ! C'est bien honnête de ta part.

**Baptiste.** — Tu sais, quand on a 50 ans, et quand ses enfants sont grands, on trouve bien quelques minutes pour un coup de main ! (Coup de scie.)

**Rouviney** (s'arrêtant tout à coup). — Dis, Baptiste, pourquoi tu scies du bois avec moi ? C'est bien la première fois que ça nous arrive depuis vingt ans, je crois !... Tu as pas des fois l'intention de me demander un petit quelque chose ? Un conseil ou un service ?

**Baptiste.** — Allons, c'est pas parce qu'on n'est pas du même bord que je pourrais pas te donner un coup de main !

(Coup de scie.)

**Rouviney.** — Ah ! maintenant que je pense, je cherche des ouvriers pour la coupe des bois que je fais commencer cet hiver aux mayens.

**Baptiste.** — Tu fais une coupe ?

**Rouviney.** — Oui, pour un chalet que je veux construire aux Moyes.

**Baptiste.** — Tiens, tiens, tiens ! Tu bâtis !

**Rouviney.** — Oui. Et j'ai pensé que toi, Ambroise et Phorien, vous pourriez peut-être m'aider...

**Baptiste** (hésitant). — Pour cet hiver ?

**Rouviney.** — Oui.

(Baptiste tire la scie.)

**Rouviney.** — Oh ! Les ouvriers manquent pas, d'autant plus qu'on n'aura pas les travaux de chômage que je voulais mettre en train. Mais je me suis dit que ça vous ferait peut-être plaisir de gagner quelque chose... Ça doit pas être gai de nourrir tous ces garçons pendant l'hiver, hein ? (Coup de scie.)

**Baptiste.** — Alors, c'est moi, Phorien et Ambroise que tu veux ?

**Rouviney.** — Oui.

**Baptiste.** — Mais on est quatre, à la maison... C'est vrai que tu as jamais eu l'occasion de compter jusque là...

(Rouviney tire la scie.)

**Baptiste.** — Pourquoi tu as pas parlé de Zéphyrin ?

(Rouviney tire la scie.)

**Baptiste.** — C'est pourtant un bon ouvrier...

**Rouviney.** — Zéphyrin ? Connais pas !...

**Baptiste.** — Ah ! tu connais pas... (Coup de scie ; Baptiste accélère les mouvements.)

**Rouviney.** — Maintenant, c'est toi qui reverdis. Si j'avais eu des garçons pour m'aider au lieu d'une fille, je tirerais la scie aussi bien que toi... Alors, tu m'as toujours pas dit si tu viendrais avec Ambroise et Phorien pour la coupe des bois ?

**Baptiste.** — Ambroise et Phorien ?

**Rouviney.** — Oui.

**Baptiste.** — Connais pas ! (Coup de scie.)

**Rouviney** (un peu vif). — Allons ! Fais pas la bête ! Si je te dis que c'est pour deux hivers entiers et que je mets le prix ?

**Baptiste.** — Deux hivers ? Même pour celui des... élections ?

**Rouviney.** — Justement...

**Baptiste.** — Alors, ça...

**Rouviney.** — J'ai bien pensé que ça pourrait te faire des inconvénients et qu'il y aurait des gens assez bêtes pour penser que vous seriez plus libres de voter comme bon vous semble parce que vous travailleriez chez moi... Qu'ils sont bêtes ! Y supposent toujours le pire !

**Baptiste.** — Et pourtant, y z'auraient raison !

**Rouviney.** — Mais je peux pas m'arranger autrement : je dois avoir terminé le chalet pour le printemps qui suit les élections. (Coup de scie.)

**Rouviney.** — Alors, notre affaire ?



**Baptiste.** — Si c'était que pour cet hiver, je pourrais presque te dire oui. Mais pour deux hivers, je dois quand même demander l'avis des garçons. Tu sais, on fait pas toujours comme on veut dans une famille où il y a trois grands fils qui ont tous l'âge de voter...

**Rouviney.** — Je comprends. Mais si on est le chef, on arrive toujours à faire passer ce qu'on veut.

**Baptiste.** — Hoho ! pas toujours ! Tu as bien vu pour l'affaire de la route du bisse !

**Rouviney.** — Hein ?

**Baptiste.** — Y faut que je demande aux garçons. Je dois quand même aller prendre une hache pour t'aider à fendre le bois qu'on a scié.

**Rouviney.** — Bon !

*(Antille s'éloigne et croise Tabin au milieu de la place. Ils se saluent froidement. Puis, avant de tourner à droite, au fond de la scène, il tombe sur le juge. Ils ont tous deux un soubresaut. Ils s'arrêtent, se disent quelques mots et disparaissent ensemble.)*

### SCENE III

*Rouviney et Tabin*

**Rouviney** (jovial). — Hé ! Salut, Tabin !

**Tabin** (froid). — Salut, Rouviney ! Tu me parais bien gai aujourd'hui !

**Rouviney.** — C'est qu'en effet je suis content d'avoir trouvé Antille pour me donner un coup de main. Pour le bois, on peut pas tant compter sur les femmes...

**Tabin.** — Ah ! Oui, Antille ! C'est justement à cause de lui que je m'arrête en passant. Dis, tu trouves pas que c'est pas sa place ici ?

**Rouviney.** — Et pourquoi ?

**Tabin.** — A cause des gens qui passent... Favre vous a vus scier du bois ensemble. Il va disant que vous êtes en train de tramer quelque chose. Peter, sans dire si ça lui plaît, se demande quel prix tu mets.

**Rouviney.** — Le prix du bois qu'il scie. Ni plus, ni moins. Tu payerais combien à l'heure, toi ?

**Tabin.** — Ah ! Rouviney, tu nous donnes l'impression de faire le petit garçon qui joue avec des allumettes au milieu des maisons de bois... Ça, c'est dangereux...

**Rouviney.** — Allons, je veux pas vous vendre, même si Baptiste et ses garçons vont travailler pour moi aux Moyes. Au contraire.

**Tabin.** — Tu te perds, Rouviney.

**Rouviney.** — Je risque pas grand'chose : J'ai presque l'intention de démissionner...

**Tabin.** — Tu veux démissionner ?

**Rouviney.** — Bach ! Je me suis usé à cette affaire. Tu serais pas un mauvais successeur, après tout... Moins de passion, plus calme, plus libre...

**Tabin.** — Il s'agit de maintenant, et de toi. Si tu pars, tu veux bien sortir avec les honneurs, ou quoi ? Est-ce que tu crois que c'est une couronne que tu fais quand tu négliges les tiens pour Baptiste Antille ?

**Rouviney.** — Je cherchais des ouvriers pour la coupe des bois aux mayens, c'est tout. Les Antille iront peut-être, c'est tout. Est-ce que tu enverrais à ma place des gens-foutre comme Favre, Antonnier, Savioz, qui te voleraient leur pain ?

**Tabin.** — Ah ! tu fais une coupe... Et tu crois que Baptiste irait là-haut avec ses garçons ?

**Rouviney.** — Sais pas. Faut voir ! Tiens, y vient justement.  
(*Antille arrive, portant une hache sur l'épaule.*)

**Tabin.** — Eh ! bien, je m'en vais vous laisser à vos affaires.  
Bonne chance, Président.

**Rouviney.** — Merci !

**Tabin.** — Espérons que ça n'ira pas trop mal pour toi.

**Rouviney.** — Salut !

#### SCÈNE IV

*Rouviney, Baptiste Antille*

**Baptiste.** — Voilà ! (Il plante sa hache dans une bille et se dispose à scier. Coup de scie.)

**Rouviney.** — Alors ?

**Baptiste.** — Y demanderaient pas mieux que de travailler, les garçons, même pour l'hiver des élections, mais...

**Rouviney.** — Mais quoi ?

**Baptiste.** — Ambroise et Phorien pensent comme moi, que pour cette coupe, y faut être quatre : deux pour abattre, deux pour ébrancher et débiter. Puis il y a les mauvais couloirs à passer...

**Rouviney.** — Et moi, je fais pas le quatrième ?

**Baptiste.** — Non, non, non, toi, c'est pas la même chose. Tu es le patron, tu dois avoir l'œil à tout, montrer les plantes à abattre, diriger la coupe... Non, non, non ! Ça va pas... Tu sais bien comment c'est à la commune. On peut pas directionner et travailler en même temps. Bien pour ça qu'Ambroise et Phorien disent qu'y faudrait qu'on ait aussi Zéphyrin...

**Rouviney.** — Eh ! bien, il a qu'à aller, ton Zéphyrin, après tout ! J'aime mieux le voir là-haut qu'ici !

**Baptiste.** — Justement, mais y veut pas !

**Rouviney.** — Y veut pas ?

**Baptiste.** — Alors, tu comprends, qu'on pourra pas aller pour ta coupe.

**Rouviney.** — Ah ! Vous pouvez pas aller ? (Monté.)

**Baptiste.** — Tu as bien dit que des ouvriers tu en trouvais tant que tu en voulais : les Favre, les Savioz et tant d'autres...

**Rouviney** (explosant). — Des Jean-Foutre ! Ah ! Y veut pas, Zéphyrin ! Toi, alors, tu es plus le maître, tu peux plus commander, maintenant !

**Baptiste.** — Commander, je pourrais bien commander, mais je me sens pas le courage de contre-carrer ce garçon. Il est triste, y parle presque plus, y dépérit comme si on lui avait jeté un sort, et il est comme fou... (Coup de scie.)

**Rouviney.** — Ah ! Et qu'est-ce qu'il a ?

**Baptiste** (accélérant le mouvement). — Comme si tu savais pas !

**Rouviney.** — Bach ! M'embête pas toujours avec des histoires comme ça. S'il a du chagrin, qu'y s'arrange !

**Baptiste.** — Bon, bon ! N'en parlons plus ! Mais tu dois bien penser qu'avec un chagrin pareil, on va pas scier des sapins au bord des précipices... N'en parlons plus !

**Rouviney.** — Je savais pas qu'il avait comme ça du chagrin... (Coup de scie.)

**Baptiste.** — Et pour qui c'est le chalet que tu vas construire aux Moyes ? Pour Phrosine ?

**Rouviney.** — Oui. Faut bien prévoir un peu.

**Baptiste.** — Tu penses la marier ?

**Rouviney.** — Pas pour l'instant, non. Mais y faut que je lui amasse un petit bien.

**Baptiste.** — Ah !... (Coup de scie.)

**Rouviney.** — Et toi, qu'est-ce que tu lui donnerais à Zéphyrin, s'il allait se marier ?

**Baptiste.** — S'il allait se marier ! Est-ce qu'on a idée ! Et avec qui, maintenant ? Après ce que tu lui as fait !...

**Rouviney.** — Ça peut quand même venir une fois. On les connaît les chagrins d'amour...

**Baptiste.** — Alors, peut-être le morceau de pré en bas du bisse. C'est petit, mais c'est du joli bien. Surtout si tu arrives une fois à faire la route.

**Rouviney.** — A faire la route... (Renfrogné.) Tu pourrais pas lui donner le mayen des Moyes, qui est juste à côté du mien ?... Ça ferait un joli carré qu'on verrait depuis l'autre côté de la vallée ?... (Coup de scie.)

**Baptiste.** — C'est pour te moquer que tu dis ça ? D'abord, les Moyes c'est à la femme, et c'est le seul mayen qu'on a.

**Rouviney** (vif). — Et nous, Phrosine, c'est pas la seule qu'on a ?  
(*Baptiste lâche la scie et tombe assis sur ses talons, suffoqué par la proposition de Rouviney. Puis il se lève.*)

**Baptiste.** — Tu... Tu veux dire que... tu donnerais Phrosine à Zéphyrin, à... mon garçon... Qu'y z'auraient le mayen tout seuls, le tien et le mien ? C'est pas possible, Rouviney ! Je te croyais pire que ça !

**Rouviney.** — Faut s'entendre. C'est toujours qu'une supposition, pour le cas où...

**Baptiste.** — Ah ! une supposition... Alors, si tu m'as parlé comme ça, c'est seulement pour me faire un mauvais plaisir ? Tu sais, Rouviney, ça me rentre en dedans ; ça me fait une boule ici ;

ça me fait mal... Moi, patience ! Mais lui !... Il est triste, Rouviney ! Y dort pas. Des nuits entières, je l'entends marcher dans la chambre d'en haut.

**Rouviney.** — Et moi, est-ce que je dors ? Toutes les nuits, j'ai des rêves que Phrosine avale des pleurs, dans le « chambron ». Mais le matin, elle me dit bonjour comme si elle était contente de vivre... Alors, je me dis que je me suis trompé et que je me suis fait du mauvais sang pour rien... N'empêche que la nuit d'après ça recommence !

**Baptiste.** — Et tu crois encore que c'est des rêves ?

**Rouviney.** — Naturellement, que c'est des rêves ! Mais n'empêche que ça m'égaie pas, moi, de rêver qu'elle pleure. Surtout quand elle me dit pas bonjour. Parce qu'il y a des fois qu'elle peut pas. J'ai alors une « doutance » qu'elle a pleuré, et avec ça, je peux pas dormir. J'en ai bientôt assez maintenant ! J'ai besoin de repos.

**Baptiste** (qui reprend courage). — Ah ! je vois ce que tu vas faire !

**Rouviney.** — ...Me construire une chambre de plus de l'autre côté de la maison.

**Baptiste.** — Ah ! Et tu crois que tu pourras dormir ?

**Rouviney** (énervé). — Ah ! bach ! Je t'ai pas demandé si je pouvais pas dormir parce que ton Zéphyrin a du chagrin, mais si toi et tes garçons vous pouvez me faire une coupe de bois pour le chalet des Moyes. C'est simple ! Tu es le maître ou tu es pas le maître ? Je veux une réponse par oui ou par non. Sans quoi j'engage d'autres..

**Baptiste.** — Oh ! Tu recommences à parler fort, Rouviney. Pour te faire plaisir, je veux bien aller voir, mais je te promets rien... (Il s'éloigne vers le fond.)

**Rouviney.** — Après la coupe, on verra si Zéphyrin mérite qu'on s'intéresse à lui.

**Baptiste** (se retournant). — On a pas besoin de voir, on sait. Il faut être aveugle ou mécréant pour nier le jour. Puisque tu es comme ça, je te promets rien...

**Rouviney** (faisant mine d'aller pour le retenir). — Attends-voir, Baptiste ! J'ai pas voulu dire ça...

*(Baptiste a disparu.)*

*(A ce moment, Phrosine traverse la place, portant un « drap de foin » sur la tête et un rateau à la main. Lorsqu'elle passe près de son père pour s'engager derrière la maison, Rouviney l'interpelle.)*

## SCÈNE V

*Rouviney et sa fille Phrosine*

**Rouviney.** — Phrosine ! Je veux te dire quelques chose.

**Phrosine.** — Oui, mais vite alors. Ce foin me rompt le cou...

**Rouviney.** — Dépose ta charge. (Elle laisse tomber le drap et jette le rateau dessus.)

**Rouviney** (tout en se mettant à couper du bois). — Dis, tu tiens encore à... Zéphyrin ?

**Phrosine** (hésitante). — ...Non... père !

**Rouviney.** — Comment, non ?

**Phrosine.** — Je vous promets que je vous ai obéi. Je me suis plus arrêtée avec lui sur le chemin, c'est vrai. Quand on se rencontrait, y passait tout droit. On se disait à peine bonjour...

**Rouviney.** — A peine bonjour ?

**Phrosine.** — Oui, père, je vous jure ! Si quelqu'un dit le contraire, c'est pas la vérité.

**Rouviney** (plantant la hache dans le billot). — Amène-le ici !

**Phrosine** (affolée). — Eh ! Mon Dieu !... Non, non, père, je veux pas que vous lui fassiez du mal, je veux pas. C'est plus la peine maintenant !

**Rouviney.** — Alors, tu l'aimes plus ?

**Phrosine.** — J'ai bien dû me faire une raison...

**Rouviney.** — Ah ! Tu t'es fait une raison ! Et à qui tu as demandé pour te faire une raison ? Allons ! J'ai quelque chose de sérieux à lui dire. Va le chercher !

**Phrosine.** — Non, non. Vous lui feriez de la peine. Je vais pas. Y mérite pas ça !

**Rouviney.** — Si je te dis que j'ai à lui parler pour la coupe des bois !

**Phrosine.** — Mais vous lui parlez pas d'autre chose, alors ? Vous promettez ?

**Rouviney.** — Je promets, je promets.

**Phrosine.** — Alors, sûr ?

**Rouviney.** — Cré tonnerre de bonsoir ! Veux-tu filer !  
(Phrosine s'enfuit.)

**Rouviney** (retournant à ses billes). — Cré nom de bleu ! On peut même plus se faire entendre quand on veut leur faire plaisir, à ces femmes !

*(Pendant quelques secondes, il y a du mouvement au fond de la place. Le Juge s'arrête en passant et observe le Président à la dérobée. On verra aussi Peter, Tabin, qui font le même jeu. Lorsque Zéphyrin apparaît, la scène sera à peu près vide. On verra toutefois repasser Peter.)*

## SCÈNE VI

*Rouviney, puis Favre*

*(Favre, qui a observé quelques instants la scène depuis le fond, s'approche.)*

**Favre.** — Héhé ! Président ! On en met un coup, hein ? Va bien le travail ?



**Rouviney.** — Ça va, ça va !... (Coup de scie.)

**Favre.** — Mais quel dommage !

**Rouviney.** — Pourquoi, quel dommage ?

**Favre.** — Vous êtes déjà assis sur une mauvaise branche, et encore, vous la sciez ! (Il rit.)

**Rouviney.** — Qu'est-ce que tu veux dire : sur une mauvaise branche ?

**Favre.** — On vous voit passablement ensemble, Baptiste et vous, depuis quelque temps ! Et ça vous va tellement mal, après ces luttes, que votre scie fait comme un cri de chouette... (Il imite le cri de la chouette, sur deux tons, pour imiter le bruit de la scie.) Quand on entend cet oiseau, il y a quelque chose qui doit craquer... C'est peut-être bien la branche qui vous tient tous les deux. (Il rit d'un rire forcé.) Quel beau craquement ! (Nouvel éclat de rire.)

**Rouviney** (qui se lève, saisit la hache et l'en menace). — Tu finis, ou quoi ?

**Favre.** — C'est pas pour vous offenser, mais c'est tellement drôle ! (Il s'éloigne en riant.)

**Rouviney** (revenant à son travail). — C'est pas la peine de discuter, sinon je pourrais te dire que lorsque je scie une branche, je me tiens toujours du côté du tronc. La branche tombe, mais moi, je reste !...

**Favre** (se retournant). — Oh ! pour ça, on doit dire que vous êtes pas le dernier des charpentiers !  
(*Il sort.*)

## SCÈNE VII

*Rouviney, puis Zéphyrin*

(*Rouviney a le dos tourné. Zéphyrin s'approche timidement. Il tous-  
sote pour signaler sa présence.*)

**Rouviney** (coupant son bois, sans se retourner). — C'est toi, Zéphyr ?

**Zéphyrin.** — Vous m'avez fait appeler, Président ?

**Rouviney.** — Oui. Le père t'aura parlé de la coupe que je veux faire aux mayens pour le nouveau chalet ?

**Zéphyrin.** — Oui, y m'a parlé.

**Rouviney.** — Alors, c'est vrai que tu veux pas aller avec les autres ?

**Zéphyrin.** — C'est bien vrai...

**Rouviney.** — Et pourquoi ? Tu veux pas gagner un peu ?

**Zéphyrin.** — Deux hivers, c'est long... Et les gens se moqueraient de moi.

**Rouviney.** — Il n'y a pas à rire parce qu'un homme de ta force abat des arbres pour un bon prix.

**Zéphyrin.** — Votre argent ne me rendra pas la tranquillité, ni le bonheur que vous m'avez enlevé.

**Rouviney.** — Je vois ! Tu retournes encore ça dans ton cœur... Mais tu seras pas seul. Il y aura ton père, tes frères... et moi. Moi, c'est peut-être pas une consolation...

**Zéphyrin** (à mi-voix). — C'est juste...

**Rouviney.** — Comme y faut quelqu'un pour tenir le ménage, j'ai pensé qu'il fallait prendre Phrosine...

**Zéphyrin.** — Phrosine ! Il y aura Phrosine ! (En s'en allant sans que Rouviney s'en doute.) Il y aura Phrosine... (Il disparaît, abasourdi, radieux. Rouviney continue à lui parler.)

**Rouviney.** — ...Ça te fait plaisir, hein ? Je te dis pas encore que c'est fait. Mais je suis sûr qu'un jour tu me forceras la main et que je l'ouvrirai pour la refermer sur la tienne en la serrant bien fort. On verra ça après la coupe des bois... Ça dépendra de toi et des tiens. Jusque là, c'est le travail qui compte, et rien que ça. Pas vrai ?

— ...

— Tu dis rien ?

— ...

— Oh ! je veux pas te forcer ! Si tu tiens pas que Phrosine soit là, faut le dire tout de suite. On fera monter la mère.

— ...

— Bon ! Réponds pas !

— ...

— Cré tonnerre ! A la fin du compte, est-ce que tu crois que... (Il se retourne et ne voit plus personne.) Ah ! ça ! Par exemple ! Il en a du toupet le gaillard ! (Il s'avance sur la place, en regardant de tous côtés.)

*(Voici que Baptiste débouche d'une ruelle.)*

## SCÈNE VIII

*Rouviney, Baptiste Antille*

**Rouviney.** — Tu sais pas ce qui vient de m'arriver ? Un affront !

**Baptiste.** — Pas possible ! Je croyais que tu voulais encore me parler des femmes... A propos, elles sont revenues des foins. Comme ça, j'ai peut-être plus besoin de t'aider au bois... Mais si tu veux, puisque tu as laissé venir Phrosine jusque chez nous, je peux t'envoyer Phorien pour tirer la scie ?

**Rouviney.** — Et pour la coupe, qu'est-ce qu'y disent ?

**Baptiste.** — Ah ! justement. J'ai rencontré Zéphyrin...

**Rouviney.** — Y t'a dit qu'il allait ?

**Baptiste.** — Y passait à deux pas de moi. Je lui ai parlé.

**Rouviney.** — Et il a refusé ?

**Baptiste.** — Y m'a pas regardé...

**Rouviney.** — Alors, y veut pas !

**Baptiste.** — Y m'a pas vu !

**Rouviney.** — Y t'a pas vu ???

**Baptiste.** — Mais moi, je l'ai vu ! Il avait des yeux brillants. Mais ces yeux ne voyaient rien. Y devaient regarder en dedans, vers quelque chose de très beau. Je croyais d'abord que c'était de la douleur, et je me demandais déjà ce que tu avais pu lui faire, parce que d'habitude, tu es pas fort pour faire plaisir... Puis j'ai vu qu'y riait, mais d'un rire qui faisait pas bouger un trait. C'était comme une lumière qui venait de derrière la douleur pour la recouvrir par l'extérieur. Quand j'ai vu ça — c'était dans la ruelle d'Antonnier — je me suis tiré de côté pour le laisser passer...

**Rouviney** (le coupant). — Et tu lui as pas parlé de la coupe ?

**Baptiste.** — ...en me disant : « Il est «venu» fou ! » Puis après, je me suis dit : « Tu es pas fou ! C'est pas de la folie, c'est du bonheur. » Zéphyrin était rendu à la vie, à la bonne vie qu'on sentait dans tout son corps quand on avait vingt ans... Alors, quand j'ai vu ça, je me suis dit que tu lui avais donné Phrosine...

**Rouviney.** — Non, je lui ai rien donné...

**Baptiste.** — Comment ?... Alors, tu as dû lui dire quelque chose qui lui a laissé croire que tu la donnais. Et ça, pour lui, c'est comme si tu l'avais promise. Et si tu l'as promise pour la reprendre, tu as fait une chose, mais une chose... que Dieu te pardonnera jamais ! Ni moi non plus !

**Rouviney.** — Quand je te dis que je n'ai plus rien à donner !

**Baptiste.** — C'est égal. Tu pourras faire ce que tu voudras pour ton pardon : bâtir une chapelle, te traîner en pénitence, mais tu recevras un châtiment dans ton corps et dans ton esprit. Les deux seraient le mieux. Mais tout ça, c'est encore rien, si tu attrapes pas une « monstre trifouillée » aux élections. Pour que je puisse voir ça, Rouviney, je souhaite que Dieu te fasse grâce des

rhumatismes et du tremblement, et surtout qu'il te laisse toute ta raison ! Voilà !

*(Peu avant la fin de cette tirade, on voit des gens passer au fond, dont Peter, Tabin et le juge, qui épient la fin de la scène et disparaissent à nouveau. Ce que voyant, Rouviney dit) :*

**Rouviney.** — Doucement ! Doucement ! Si je t'ai dit ça, c'est parce que tu m'as pas encore répondu sur la coupe des bois, et... aussi parce que je peux plus rien contre les deux petits...

**Baptiste** (sentimental). — Les deux petits !... Quand tu dis ça, Rouviney, y semble que tu deviens bon... Au fond, tu es pas mauvais ! Quand j'ai souhaité le tremblement, c'était pas pour te jeter un sort, tu sais !

**Rouviney.** — Ça va ! Ça va !... Tiens, les voilà, les deux petits !  
*(Ils arrivent en effet par le fond et s'approchent de Rouviney.)*

**Baptiste.** — Mon Dieu ! Y sont ensemble !

**Rouviney.** — C'est la première fois que je les vois ! J'aurais jamais cru que c'était comme ça !

## SCÈNE IX

*Rouviney, Baptiste, Phrosine, Zéphyrin*

**Zéphyrin** (s'approchant de Rouviney, ôtant son chapeau et le tournant dans ses mains, gêné). — Président, je... je...

**Phrosine.** — Oui, père, n'est-ce pas, y veut...

**Rouviney.** — Tais-toi !

**Zéphyrin.** — Président, je..

**Rouviney.** — Je sais ce que tu veux, Zéphyrin !...

**Zéphyrin.** — Non, vous savez pas encore... Je veux dire que pour la coupe des bois, Phorien et Ambroise sont d'accord...

**Rouviney** (soulagé d'un grand poids). — Ah ! Y sont d'accord ! Et toi, est-ce que tu es d'accord ?

**Zéphyrin.** — J'irai !

**Rouviney** (lui serrant longuement la main). — Tu es un bon enfant, Zéphyrin. Un bon enfant ! (A Baptiste.) Et toi, tu dis rien ?

**Baptiste.** — Je devais demander aux garçons. Y z'ont répondu.

**Rouviney** (entraînant Baptiste). — Puisque c'est comme ça, allons prendre un verre de muscat. (Se retournant vers les jeunes gens.) Quant à vous, allez nous attendre, sur le tantôt, dans la grande chambre, avec la mère, quand elle sera revenue des foins. (A Baptiste) : Nom de sort ! Avec toutes ces histoires, j'ai encore oublié d'aller lui aider !

**Baptiste.** — Bach ! Elle a sûrement fini !

**Rouviney.** — Je crois que tu as raison !

*(Rouviney et Baptiste disparaissent derrière la maison.)*

## SCÈNE X

*Phrosine, Zéphyrin. A l'arrière-plan, Peter et Tabin*

*(Zéphyrin prend les deux mains de Phrosine. Pendant ce temps, on voit Peter et Tabin traverser la place de droite à gauche, se dirigeant vers la cave de Rouviney, l'air contents.)*

**Zéphyrin.** — Phrosine !... Il m'a serré bien fort la main en me regardant droit dans les yeux ! Est-ce que c'est pas le signe qu'il t'a donnée ?

**Phrosine.** — Oui, Zéphyrin, c'est bien le signe... Mais tu devras encore lui dire, quand il sera remonté de la cave dans la grande chambre : « Président, je vous demande Phrosine pour femme. Me la donnerez-vous ? » Il te répondra : « Oui, Zéphyrin ! » Zéphyrin...

FIN



